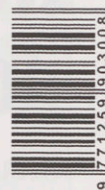



DU MOIS

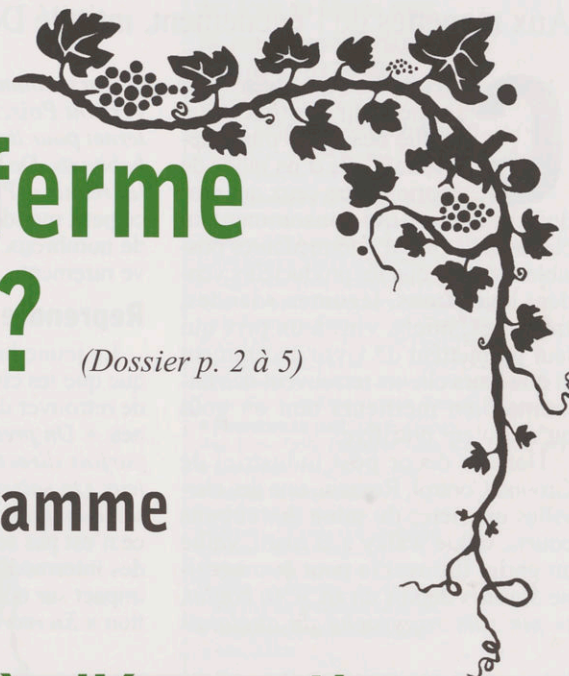
JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 231 - OCTOBRE 2015 - 2,50 EUROS

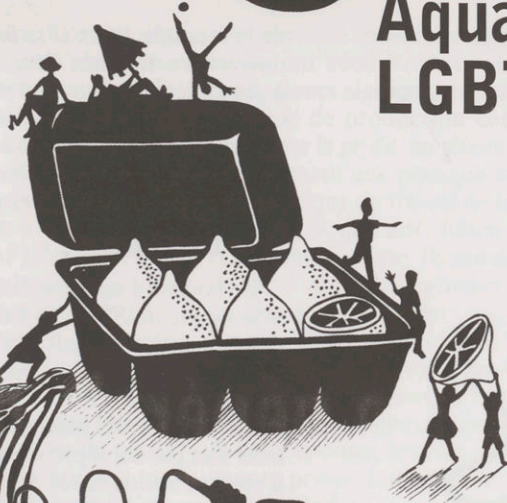
 Quelques heures
avec les pompiers
rue Carpeaux (p. 7)


Comment acheter à la ferme quand on habite le 18e ?

(Dossier p. 2 à 5)


 Vendanges, le programme
de la fête (p. 6)

 Réfugiés : après l'évacuation
du camp de la mairie (p. 8)

 Aquahomo, un club sportif
LGBT dans le 18e (p. 10)

 Goutte d'Or
ICI Barbès, l'abandon
du projet fait des vagues (p. 11)

 Simplon
Un projet de 650 logements
rue Ordener (p. 14)

 La Chapelle
Éole: « Rendez-nous
notre esplanade » (p. 15)

Le dossier du mois

Recréer le lien producteur-consommateur, pour manger mieux et protéger la planète

Ground Control accueillait, les 19 et 20 septembre, le premier salon parisien des circuits courts. Aux manettes de l'événement, intitulé De la cagette à l'assiette, le magazine culinaire *Saveurs*.

Circuit court, quel bien vilain terme pour désigner une réalité beaucoup plus alléchante. Celle d'un mode de relation entre ceux qui produisent et ceux qui consomment en éliminant le plus d'intermédiaires possible. Le but : que les producteurs vendent leurs fruits, légumes, viandes, fromages, miels, vins à un prix qui leur permettent de vivre décemment et que leurs clients retrouvent des aliments bien meilleurs tant en goût qu'en valeur nutritive.

Dans le décor post industriel de Ground Control, Romain, une des chevilles ouvrières du salon des circuits courts, talkie walky à la main, veille au grain. Il travaille pour le magazine *Saveurs* depuis un an. « Au boulot, je me suis rapproché de quelques

acteurs, comme les Nouveaux fromagers ou Poiscaille, qui utilisent l'internet pour livrer des paniers chez les habitants. De là a germé l'idée de tous les réunir ». Parce que finalement tout ce petit monde, même s'il participe à de nombreux événements, se retrouve rarement.

Reprendre le temps

Le jeune homme de 27 ans explique que les circuits courts permettent de retrouver des échelles plus humaines. « On prend le temps de discuter parfois directement avec le producteur. On sait comment il travaille, on sait où il produit. » Car le circuit court, ce n'est pas seulement la suppression des intermédiaires, il a également un impact sur notre rapport à l'alimentation « En recréant un dialogue, pour-

suit Romain, on reprend le temps de faire les choses. On peut peut-être acheter des pommes et des légumes un peu plus chers qu'au supermarché, mais cela nous permet de réapprendre à les cuisiner. » Tout en participant à une économie qui valorise les producteurs à travers leur travail et leur impact social et écologique. Une partie de la population est prête à payer plus pour des produits qui respectent un emploi, un terroir, une économie, une saisonnalité.

Autre aspect développé, la consommation locale, même si la notion de circuit court n'englobe pas au départ un rétrécissement des kilomètres entre la cagette et l'assiette. « Les bières qu'on met à l'honneur ici sont pour la plupart brassées à Paris. La Bap bap par exemple, qui veut dire

« brassée à Paris, bue à Paris ». La Baleine, brassée porte de Bagnolet ou encore les bières de la brasserie de la Goutte d'Or. »

Quand on dit à Romain, que « les circuits courts, c'est bien gentil mais il n'y en a pas au pied de chez nous », il reste optimiste. « C'est ce que tente de résoudre les acteurs. Poiscaille vous livre en point relais à Paris. Les épiceries locavores commencent à fleurir un peu partout. Les Amap, il y en a dans tous les quartiers. La Ruche qui dit oui a trois points dans le 18e. Finalement si, il y a beaucoup de choses en bas de chez vous. Après, il faut se contraindre aux horaires des Amap ou des groupement de consommateurs. » Ralentir et prendre le temps en somme.

Nadia Djabali

La petite bande de Félix a « comté » sur lui

Pour ses amis et leurs amis, il rapporte des fromages de son Jura natal.



Illustrations Séverine Bourguignon

Ca alors ! ». Quand Félix, à son arrivée à Paris, a découvert les prix du comté dans les fromageries du quartier, il est tombé à la renverse. Habitué aux tarifs de la fromagerie du Jura où son père, éleveur, livre son lait, il n'avait jamais imaginé devoir acheter ce fromage à plus de 20€ le

kilo, voire près de 30€. À chaque visite à sa famille, il avait donc pris l'habitude de rapporter quelques kilos pour sa consommation personnelle, puis pour des amis. En train, ça pèse lourd : « je me limitais à 10 kilos maximum ».

Puis sont nées ses deux petites filles. Difficile de voyager en train avec deux bébés. À la naissance

de la seconde, Félix et sa femme ont donc acheté une voiture. Il a alors élargi le cercle des amateurs à ses collègues de travail et aux potes de l'association dont il fait partie dans le 18e : « en voyant les saveurs des casse-croûtes qu'ils apportaient en réunion, je me suis douté que l'offre intéresserait cette bande de fines gueules ! »

À la confiance

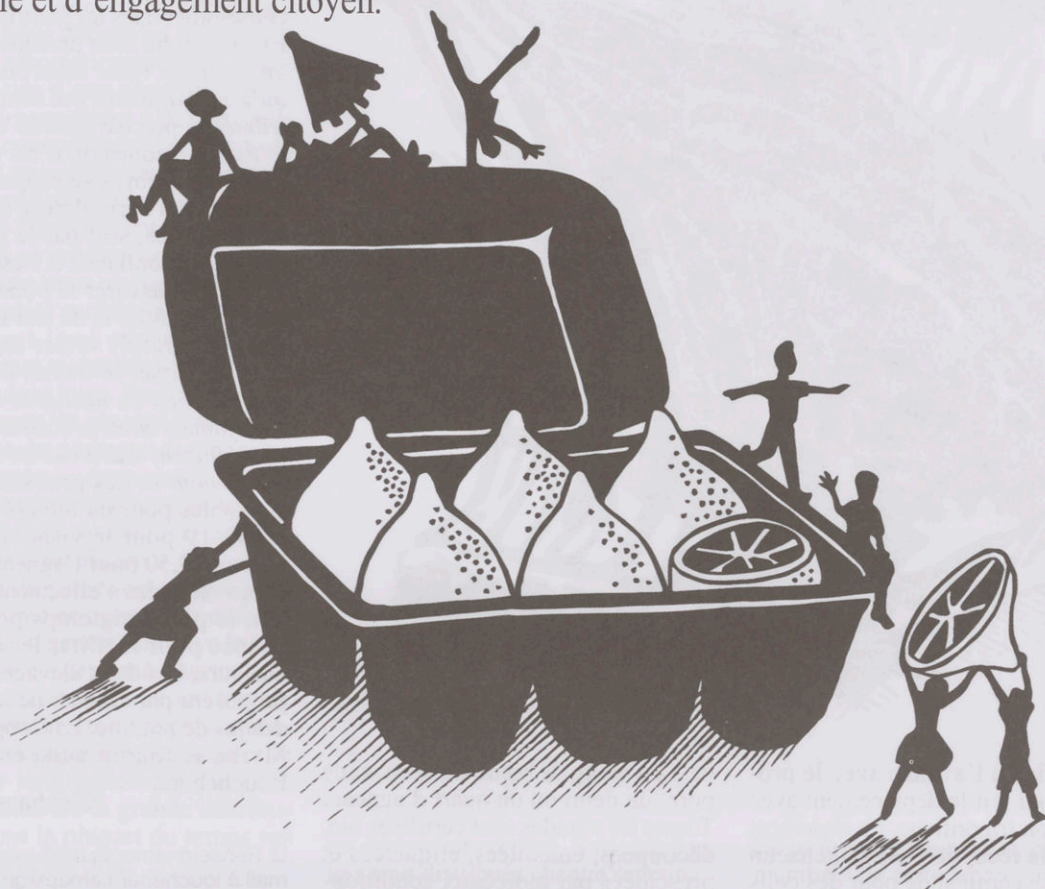
Le bouche à oreille a fait le reste : « tu as goûté le comté de Félix ? » Les amis des collègues, puis les amis des amis des amis se sont passé le mot : « tu crois que je pourrais en commander aussi ? » Alors Félix, d'un naturel serviable, a acheté de grandes glacières et désormais, deux à trois fois par an, il prend les commandes. Quand il revient à vide après avoir confié les petites à ses parents pour les vacances, il rapporte une bonne cinquantaine de kilos de fromage. Il a même diversifié sa gamme, propose aussi du morbier, de la raclette, des Mont d'Or quand c'est la saison, et même des terrines de bison fabriquées par un copain de là-bas.

Entre temps, le comté de sa fromagerie a été médaillé d'or au Salon de l'agriculture mais le prix n'a pas changé : 15€ le kilo pour un 18 mois d'affinage fruité et délicieux. « Je prend juste une petite marge pour payer l'essence, le péage de l'autoroute, et pour l'achat des glacières. En somme je suis le « Blablacar » du comté » rigole-t-il. Il gère tout ça « à la confiance » : chacun commande une quantité précise et lui-même paie le tout de sa poche sur place. On le rembourse à la livraison. Il a trouvé un joli nom pour son petit circuit : *Comté sur moi* !

Marie-Odile Fargier

De la Sicile à Paris, le court circuit d'une orange !

Une association importe des produits frais d'Italie en circuit court. Une belle histoire d'amitié et d'engagement citoyen.



L'association Corto, 900 membres, c'est d'abord une histoire de rencontre et de poules heureuses ! Au départ, il y a celles de Julien Mascolo, d'origine italienne et de Robert Pires, adhérent de l'association pour le maintien d'une agriculture paysanne (AMAP) Paniers Pajol qui livre tous les vendredis au jardin partagé Ecobox. Julien connaît bien les GAS, les « gruppi di acquisto solidale » (groupements d'achats solidaires), les AMAP version italienne. Il connaît aussi les « Galline felice » en Sicile, une coopérative de petits producteurs bio. Coopérative qui écoule 10% de sa production à l'association Corto.

Galline felice, le bonheur est dans le pré

Tout a commencé en Sicile il y a une dizaine d'années. Roberto Li Calzi, exploitant agricole, était voisin d'une usine de production d'œufs. Apprenant sa fermeture prochaine, il rachète des poules et les relâche dans ses champs. Tout d'abord terrifiées, les poules redécouvrent vite les joies du grand air : picorer des vers, dormir sur les arbres et pondre où bon leur semble ! Une vraie vie de « galline felice », en français, poules heureuses. C'est donc naturellement qu'il baptise Galline felice la coopérative qu'il

crée avec des amis. Jolie métaphore de ce qu'ont vécu Roberto et ses amis producteurs siciliens en passant d'un système de production commercial dirigé par le profit, au réseau des GAS qui promeut une pratique humaniste et biologique du travail de la terre.

En 2009, de Paris, Julien et Robert contactent Roberto. Ils ont dans l'idée de faire venir des agrumes de Sicile en circuit court. C'est chose faite en janvier 2010 : 300 kilos d'agrumes arrivent par camion à Ecobox pour ses adhérents et ceux de l'Amap, suivis en 2011 par deux autres livraisons. A cette époque, les commandes sont encore prises individuellement et le jour J, chacun vient chercher trois kilos d'oranges, son kilo de citrons ou ses avocats.

Corto, le bien nommé

Mais avec le succès, le système de déchargement et de distribution reposant sur les bénévoles s'alourdit, des aménagements s'imposent. Une nouvelle organisation est alors mise en place, avec en premier lieu la création de l'association Corto.

Parallèlement, des groupes de commande sont créés et facilitent la gestion. L'association compte aujourd'hui 80 groupes pour plus de 900 adhérents et les livraisons se font désormais, en plus d'Ecobox, dans le 13e et à Bagnolet.

L'association Corto, qui signifie « court » en italien, naît ainsi en janvier 2013. Des liens se tissent avec un autre GAS dans le nord de l'Italie et la gamme de produits s'agrandit. Un même camion délivre aujourd'hui des produits du sud (agrumes, avocats, miel, amandes) et du nord (pâtes, riz, parmesan, vinaigre balsamique). Et ça commence à faire ! En 2015, ce sont sept livraisons de 15 tonnes par an et trois salariés à temps partiel. Ceux-ci animent le réseau et s'occupent de la gestion globale et de la logistique. C'est aussi et surtout la réussite des circuits courts et d'une belle idée d'économie sociale et solidaire : acheter directement aux petits producteurs ou à des groupements de producteurs, c'est rémunérer le travail au juste prix (1 € le kilo d'oranges contre 20/30 centimes payés par la grande distribution), donner du sens à ses achats et créer des liens entre ici et là-bas. L'engagement bénévole et l'implication des membres de Corto sont à cet égard un des piliers de cette réussite.

Une organisation bien huilée

Après la trêve estivale, les livraisons de Corto reprendront en octobre. Pour optimiser encore le système, les adhérents recevront bientôt un lien sur lequel enregistrer leur première com-



Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris.
Tél. : 01 42 59 34 10.

18dumois@gmail.com

Site : <http://18dumois.info>

Une permanence est assurée au local du 18e du mois tous les jours de 10h à 12h

● **Ont collaboré à ce numéro** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Annick Amar, Joseph Banderet, Stéphane Bardinet, Brigitte Bâtonnier, Hervé Baudry, Mehdi Boudarene, Séverine Bourguignon, Noël Bouttier, Florence Buttay, Sylvie Chatelin, Tessa Chéry, Michel Cyprien, Nadia Dehmous, Fanny Evrard, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Michel Germain, Gilles Jeudy, Annie Katz, Jean-Claude N'Diaye, Céline Rossli, Barbara Vignaux, Pierrick Yvon.

● **Rédaction en chef** : Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)

● **Correction** : Angela Gosmann

● **Bureau de l'association** : Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Anne Bayley, secrétaire-adjointe.

● **Responsable de la distribution** : Günter Klode

● **Responsable des abonnements** : Martine Souloumiac

● **Responsable de la mise sous pli** : Marika Hubert

● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

● **Fondateurs** : Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

● **Rédactrice en chef forever** : Marie-Pierre Larrivé.

RETROUVEZ le 18e du mois sur les réseaux sociaux



Taper facebook + Le 18e du mois



twitter : @le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

mande de la saison. En provenance d'Italie, les produits seront triés sur une plateforme parisienne dans trois camions plus petits puis acheminés aux points de distribution. Là, une vingtaine de bénévoles répartiront alors les commandes et chaque groupe n'aura plus qu'à venir chercher la sienne en fin d'après-midi.

Sylvie Chatelin

□ Corto : 06 81 26 41 10
Ecobox : impasse de la Chapelle, jardinecobox@gmail.com

Les Louchébem : la viande du Perche en direct

Cette Amap fait le lien entre deux éleveurs bio et des acheteurs de plusieurs arrondissements.

Malgré les difficultés liées à la conservation et à la chaîne du froid, certaines Amap proposent de la viande. C'est le cas de celle des Louchébem Paris-Perche, située dans le 12^e arrondissement, mais dont le camion frigorifique fait également escale dans le 18^e du côté de Barbès. Depuis huit ans, cette association, animée par une dizaine de bénévoles, travaille avec deux élevages bio situés dans le Perche, à 150 km de Paris, pour vendre du bœuf, du veau, de l'agneau et du porc.

L'Amap des Louchébem (boucher en argot) Paris-Perche a mis en place depuis 2008 un système original pour proposer de la viande dans l'esprit des Amap. « Pour beaucoup d'Amap, la gestion de la viande est compliquée car elle exige de l'équipement et les petites surfaces de leurs locaux l'interdisent de fait », explique Claude Vigneron, un des animateurs historiques des Louchébem. « C'est pourquoi nous avons mis en place ce système de livraison mensuelle directement par le producteur. »

Livraison mensuelle et sous vide

Le principe est simple : tous les mois sauf l'été, les consommateurs viennent chercher leur viande à un



Illustrations Séverine Bourguignon

endroit fixé à l'avance avec le producteur qui fait le déplacement avec son camion frigorifique. Le règlement se fait à la réception. Avant, chacun aura passé commande pour des colis

de 5 ou 10 kg de bœuf, de veau ou de porc, un demi ou un quart d'agneau. Toutes les viandes sont certifiées bio, découpées, emballées, étiquetées et présentées par morceaux condition-

nés sous vide. Ainsi, la chaîne du froid est respectée et libre à chacun de congeler la viande ou de la consommer dans les jours qui suivent. Et ça marche bien puisque « ce sont un bœuf, un veau, deux porcs et jusqu'à sept agneaux qui sont ainsi distribués », précise Claude Vigneron.

Aucune adhésion n'est obligatoire. Les membres se rapprochent du Louchébem Paris-Perche soit par les Amap amies, soit par le bouche-à-oreille. La confiance et l'esprit Amap suffisent à assurer la bonne marche des commandes et de leur règlement. Seul impératif : verser une caution pour sécuriser le travail du producteur. « Mais en huit ans, nous n'avons jamais eu de problème ; les gens s'organisent entre eux en cas d'empêchement ». Les prix sont très raisonnables pour du bio (16 € pour le bœuf, 19 pour le veau, 13 pour le porc et 15,50 pour l'agneau). Toutes les commandes s'effectuent par internet, le plus longtemps possible en avance pour faciliter le travail des éleveurs. Les deux élevages perchois proposent par ailleurs de la farine et des jus de pomme. La Coop de la rue Myrha se fournit aussi en veau par Louchébem.

Stéphane Bardinet

☐ Renseignements uniquement par mail à louchebem.amap@gmail.com

Les coopératives alimentaires : des boutiques pas comme les autres

Ces structures autogérées, ouvertes à leurs seuls adhérents, refusent les pratiques de la grande distribution.

Depuis quelques années, des alternatives aux supermarchés fleurissent un peu partout dans nos quartiers. Coopératives alimentaires ou supermarchés collaboratifs sont autant d'initiatives qui permettent aux consommateurs d'avoir accès à de meilleurs produits et de rétribuer correctement des producteurs, sans passer par les circuits de la grande distribution.

Dans le 18^e, plusieurs projets de magasins coopératifs, L'Indépendante, Coopaparis et La Louve se sont créés avec des visions différentes mais complémentaires. Ils ont en commun une prise de conscience des adhérents sur les modes de production et de vente de ce qu'ils ont dans leur assiette et le refus des pratiques de la grande distribution qui imposent aux producteurs des prix incompatibles avec un travail de qualité. Ils requièrent un engagement de leurs membres qui paient une cotisation et participent de différentes manières à la gestion.

L'Indépendante

L'Indépendante est une petite épicerie bio qui compte une cinquantaine d'adhérents. Ouverte en 2011, elle propose des produits secs bio-équitable (café, thé, céréales, farines, pâtes, légumineuses)

vendus à prix coûtant. L'idée de base des fondateurs était de proposer des produits complémentaires à ce que les amapiens trouvent habituellement dans leur panier. S'ils ne souhaitent pas développer leur propre structure, ses membres voudraient voir leur modèle reproduit ailleurs et essayer de petites Indépendantes un peu partout.

127 rue Marcadet, jeudi de 19h à 22h. Adhésion mensuelle libre de 2 à 10 €.

La coopérative alimentaire de la Goutte d'Or

Ouverte depuis bientôt deux ans, cette coopérative (voir aussi notre numéro de janvier 2014) propose une grande variété de produits (légumes, fruits, viandes, fromages, légumes secs, pâtes, riz, farines en tous genres, huiles, confitures, conserves, boissons...). Tout cela dans une toute petite boutique tenue à tour de rôle par les adhérents. Forte d'environ 400 membres, la Coopérative de la Goutte d'Or revendique un modèle de vente directe du producteur au coopérateur dans le but de soutenir l'agriculture paysanne, biologique, ou au moins raisonnée. En constante évolution, la coopérative cherche à s'établir dans un nouveau local mais dans le même

quartier (voir notre numéro de janvier 2015).

38 rue Myrha, mardi, jeudi, vendredi de 18h à 20h15 et samedi de 10h à 13h15. Adhésion annuelle 15 €. Permanence demandée d'au moins trois heures par semestre. (voir aussi page 13)

La Louve, vers un supermarché collaboratif

Inspiré de la Park Slope Food Coop situé à Brooklyn, New York, la Louve a reçu le soutien de nombreux acteurs institutionnels pour son projet de supermarché collaboratif qui devrait voir le jour 116 rue des Poissonniers d'ici quelques mois. Leur campagne de promotion qui a attiré plus de 1000 adhérents et récolté environ 150 000 € a poussé la mairie à leur louer un petit local provisoire dans le quartier de la Goutte d'Or où les adhérents peuvent déjà commencer à faire leur course. Les produits proposés sont pour la plupart bio et les fondateurs assurent qu'ils proviennent directement des producteurs.

Les amis de la Louve vous proposent des permanences dans leur local provisoire, 61 rue de la Goutte d'Or, tous les mercredis soirs de 17h à 20h30.

Mehdi Boudarene

Les Amap, mode d'emploi

Sept associations mettent en relation directement les habitants du 18e avec des producteurs franciliens ou picards de légumes bio.

Solidarité, qualité, proximité. Voici trois mots-clés pour définir les Amap, ces associations pour le maintien d'une agriculture paysanne qui permettent à des particuliers de consommer des produits cultivés à proximité, de saison et en général sans pesticide. Le principe est simple : les adhérents s'engagent à acheter à un producteur pendant six, dix ou douze mois un panier de légumes (complété parfois par des fruits). Celui-ci est livré sur un point de dépôt unique toutes les semaines ou tous les quinze jours. Pour alléger cette contrainte, la plupart des Amap proposent de partager des paniers avec un autre « Amapien » ou ont instauré une liste d'adhérents « intermittents » qui peuvent venir récupérer le colis d'un absent.

Le prix du panier est unique pour toute la durée de cette sorte d'abonnement et, en général, on paye le tout d'avance. Ceci permet à l'agriculteur de vivre correctement de son travail. Une relation directe entre consommateur et producteur, à rebours de celle pratiquée habituellement dans les supermarchés où la grande distribution impose la plupart du temps ses conditions et ses prix.

300 paniers dans le 18e

Dans les Amap de l'arrondissement, le prix du panier tourne autour de 15 € en moyenne. Le contenu et la quantité de légumes et fruits dépendent de la saison et des éventuels aléas climatiques. Durant l'hiver, mieux vaut ne pas être allergique aux poireaux, céleris, navets et autres choux. Mais quel plaisir de redécouvrir le vrai goût des courgettes et des tomates quand le beau temps est de retour !

S'il reste encore confidentiel, ce mode de consommation alternatif se développe. Environ trois cents paniers sont distribués chaque semaine (ou toutes les deux semaines) par des agriculteurs d'Ile-de-France ou de Picardie aux habitants du 18e. Tour d'horizon :

La plus ancienne : Amap de la Butte

Créée il y a dix ans, l'association distribue les paniers de légumes (17,50 € ou 22,50 €) à ses adhérents tous les jeudis entre 19 h et 21 h au local du Secours populaire (10 rue Montcalm).

□ amapdelabutte.org/

La plus grande : le Haricot magique

La répartition des légumes et des œufs a lieu le mercredi, de 19 h 30 à 21 h, au centre musical Fleury-Goutte d'Or. Du pain bio fabriqué à Montreuil



est également proposé. Soixante paniers sont distribués chaque semaine. □ haricotbiomagique.free.fr

La plus insolente : HSBC

Pas une antenne parisienne du géant bancaire, mais une association baptisée Hyper Social Bio Club créée par des habitants de Marx-Dormoy. La durée de l'adhésion est de six mois. Les paniers de légumes coûtent environ 12 € et les œufs 2 € les six. Ils sont livrés le mardi entre 18 h et 20 h au Shakirail, un squat artistique situé 72 rue Riquet. Une fois par mois, les adhérents peuvent commander des champignons du Val d'Oise.

□ hypersocialbioclub.wordpress.com/

La plus humaine : Hommes de terre

Le contrat avec les maraîchers bio de l'Oise dure six mois et la distribution des paniers (16 €) se fait un samedi sur deux de 10 h 30 à 11 h 30 au Point bar, 99 rue Championnet. Des commandes ponctuelles de viande bio sont aussi proposées.

□ amaphommedeterre18.wordpress.com

La plus coopérative : Amap Goutte d'or

La distribution des paniers de légumes (16 €) a lieu un samedi sur deux, de 10 h à 11 h 30 dans les locaux de la coopérative alimentaire de la Goutte d'Or, 38 rue Myrha (voir arti-

cle page 4). Et pour cause, ce sont des membres de cette amap qui ont créé CoopàParis, □ www.amap-gouttedor.org/

La plus conviviale : Jardiney

En plus des paniers hebdomadaires de légumes (15,50 €), plusieurs produits de la ferme, comme des œufs, sont proposés ponctuellement aux adhérents. Le partage a lieu le mercredi de 19 h à 21 h au café associatif Le Petit Ney (10 avenue de la porte de Montmartre).

□ amapjardiney.wordpress.com

La plus verte : Paniers Pajol

La distribution a lieu tous les vendredis de 20 h 30 à 21 h 30 dans le jardin partagé Ecobox, impasse de la Chapelle. Le panier, qui coûte 15 €, compte sept légumes différents chaque semaine. L'association accueille régulièrement d'autres producteurs locaux (œufs, viande, champignons...).

□ panierspajol.blogspot.fr

La petite dernière : les Fans de radis

Le jour de partage dans cette Amap petit format, créée il y a moins d'un an, est le jeudi (de 19 h 30 à 21 h), en face du square de la Madone, dans le quartier la Chapelle. Les paniers coûtent 17 €.

Florianne Finet

□ Pour en savoir plus : <http://www.amap-idf.org>

SUR L'AGENDA

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, d'expositions et manifestations, communiquées par des associations ou organismes divers.

Braderies, vide-greniers,

■ Samedi 3 octobre

Maison Verte

De 10 h 30 à 16 h, fringues, brocante, bouquins. En invité surprise : la coopérative alimentaire L'Indépendante qui ouvrira ses placards pour faire découvrir son organisation et son fonctionnement. 127-129 rue Marcadet.

■ Dimanche 4 octobre

Boulevard Rochechouart

Vide-grenier de 9 h à 18 h 30 organisé par le collectif des riverains, sur le terre-plein central du boulevard de Rochechouart entre la rue des Martyrs et le métro Anvers.

■ Dimanche 4 octobre

Simplon

Vide-grenier d'automne organisé par l'association Simplon en Fêtes de 8 h à 19 h. Rue des Amiraux et alentours. Buvette et ambiance chaleureuse.

■ Samedi 24 octobre

Rue de la Goutte d'Or

Vide-grenier organisé par Paris-Macadam, du 22 rue de la Goutte d'Or au passage Boris Vian.

Conseil d'arrondissement

2 novembre à 18 h 30, salle des mariages de la mairie du 18e, 1 place Jules Joffrin

■ Samedi 3 et dimanche 4 octobre

Art et découverte

Portes ouvertes des lieux culturels et innovants de La Chapelle. Expos et visites d'ateliers d'artistes, échange de livres, animation pour les enfants, visite de jardin. Point info : Espace Canopy, 19 rue Pajol.

■ Lundi 5 octobre

Politique de la ville

Présentation des projets de territoire pour les quartiers politique de la ville. 19h dans la salle des fêtes de la mairie du 18e.

■ Mardi 6 octobre

14 ans en 2015

Projection du documentaire *14 ans en 2015, de quoi sommes-nous riches ?* à 18 h 30 au Shakirail, 72 rue Riquet. La Compagnie du son des rues et des jeunes du 18e ont filmé et interrogé un spécialiste des monnaies, un migrant soudanais, un biffin de La Chapelle et un membre de l'Accorderie 18e, en posant la question « de quoi sommes-nous riches ». Réservation par mail : sondesrues@gmail.com ou par tél : 01 43 48 61 02.

■ 7, 8 et 14 octobre

La Ruche des Arts

Carte blanche à Thierry Delaroyère, de 20 h à 21 h au Bab'Ilo (9 rue du Baigneur). Jeudi 8 octobre, atelier d'écriture à 20 h (dans les locaux de Cultures sur cour, 147 rue de Clignancourt). Thème : La solitude. Mercredi 14 octobre de 19 h à 21 h au

Suite de l'agenda page 6

Suite de la page 5

Bab'Ilo: poésie, scène ouverte gratuite, sur le même thème.

**■ 7, 14, 21 et 28 octobre
Mercredis singuliers**

L'espace de coworking Studios singuliers (36 rue René Clair) organise tous les mercredis de 12h30 à 14h des conférences débats ouvertes à tous.

Mercredi 7 octobre, shamanisme, tradition et modernité animé par Lucas Manganelli. **Mercredi 14 octobre**, La justice et la mort : Les hommes tuent, la justice peut-elle tuer ? présenté par Louise de Brissou. **Mercredi 21 octobre**, CALM (Comme à la maison: Hébergement des réfugiés chez l'habitant. Présentation proposée par Alice Barbe. **Mercredi 28 octobre**, la révolution des contenus web sans internet. Présentation par David Gordillo.

**■ Samedi 10 octobre
Goutte d'Or - Château Rouge
quartier gastronome**

De 11h à 13h, apéritif au square Léon offert par le conseil de quartier et les commerçants. De 12h à 16h balade gastronomique dans 14 établissements du quartier. Programme téléchargeable sur www.gouttedor-et-vous.org (rubrique agenda)

**■ Lundi 12 et vendredi 16 octobre
Antennes Relai**

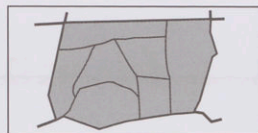
Réunion publique à 18h30, salle Utrillo de la mairie du 18e, sur des projets d'installation d'antennes relai. Lundi 12 octobre pour les 7 avenue de la Porte de Montmartre, 13 rue des Abbesses et au 12 rue Norvins (l'opérateur Free). Vendredi 16 octobre, pour 26 rue de Clignancourt, Square Louis Michel et 132 rue Ordener (Bouygues et Orange).

**■ Jeudi 15 octobre
Apéro TIC**

Le prochain ApéroTIC (Technologies de l'information et de la communication) portera sur les différentes formes du Hacking. Débat, démonstrations puis apéro organisé par les usagers de l'EPN. À partir de 18h30 à la Salle Saint Bruno (9 rue Saint Bruno). Gratuit et ouvert à tous.

**■ Vendredi 16 octobre
Robert Castel**

L'École normale sociale de la rue de Torcy organise un colloque national intitulé « Quand Robert Castel nous aide à penser le travail social ». De 9h à 17h, salle de spectacle de l'auberge de jeunesse Yves Robert, esplanade Nathalie Sarraute. Inscription (recommandée) : doc@ensparis.fr ■



La vie du 18e

La Fête des vendanges à l'heure de l'écologie

COP21 oblige, cette année la Fête des vendanges rend hommage à la planète, du 7 au 11 octobre. L'actrice Mélanie Thierry et le chanteur Raphael, en couple à la ville et aux champs, parrainent les festivités.



Perret, Dominique Dimey, Raphael).

• Vendredi 9 octobre, de 12h à 22h, balade gourmande sur la butte Montmartre avec des dégustations de produits du terroir. À partir de 18h30, au gymnase Micheline Ostermeyer, la population est invitée à chanter et à danser avec plusieurs chorales.

• Samedi 10 octobre à 10h30, ban des vendanges au cœur des vignes de la rue Saint-Vincent, puis à partir de 15h, le traditionnel défilé des confréries vineuses et gastronomiques partira de la mairie. À 21h45, feu d'artifice au pied du Sacré-Cœur.

• Dimanche 11 octobre à 10h30 place des Abbesses, cérémonie des non-demandes en mariage. De 17h à 20h grand bal « Cosmos polite » au square Louise Michel.

Chapelle, vendredi 9 octobre à 14h30, rendez-vous devant le square Louise de Marillac.

Visites de la vigne du Clos Montmartre, vendredi 9 octobre de 14h à 15h puis de 16h à 17h et dimanche 11 octobre de 10h à 11h puis de 11h à midi.

Histoires d'arbres, paroles d'oiseaux, un tour des arbres et des oiseaux du quartier de la Goutte d'Or, samedi 10 octobre à 10h30, rendez-vous devant le square de Jessaint.

Promenade écologique aux Jardins d'Éole, dimanche 11 octobre à 14h, rendez-vous à la sortie 3 du métro Stalingrad.

Balade poétique avec la Ruche des arts au marché de l'Olive, dimanche 11 octobre à 11h30, rendez-vous au jardin Rosa Luxembourg (halle Pajol).

**Des conférences
de Laurent Bihl**

Au musée de Montmartre (12 rue Cortot). La caricature, et si c'était sérieux ? Jeudi 8 octobre à 18h.

Montmartre, centre du monde... des artistes, vendredi 9 octobre à 18h.

Déformer une frontière, une expression géopolitique ? Samedi 10 octobre à 11h

Marcel Legeay, le chansonnier emblématique de l'âge d'or des cabarets artistiques, samedi 10 octobre à 18h.

Boire le calice jusqu'à la liesse, dimanche 11 octobre à 14h.

Bien d'autres animations sont programmées aux quatre coins de nos quartiers, mais elles sont tellement nombreuses que nous vous invitons à consulter le programme disponible sur le site www.fetedesvendangesdemontmartre.com

Nadia Djabali

**Visites des quartiers
et des jardins**

Les jardins de Montmartre, mercredi 7 octobre à 14h30, rendez-vous devant la halle Saint-Pierre (inscription auprès du Comité des fêtes).

Les jardins publics et privés du nord du 18e, jeudi 8 octobre, rendez-vous devant la Cité Montmartre aux artistes (189 rue Ordener) à 17h30.

Visite des quartiers Chapelle et Goutte d'Or, jeudi 8 et vendredi 9 octobre à 17h, rendez-vous à la sortie du métro Marx-Dormoy.

Visite des jardins partagés de La

De nombreux événements et animations sont au programme. Une installation végétale concoctée par les élèves des écoles Françoise Dorléac, Constantin Pecqueur et Simplon est exposée à la mairie du 18e du 7 au 9 octobre.

• Mercredi 7 octobre à 14h30, 600 bouts de chou accompagnés par les tambours des P'tits Poulbots partent du gymnase Dauvin pour un défilé sur le mail Binet.

• Jeudi 8 octobre à 15h, 800 écoliers réunis square Louise Michel pousseront la chansonnette. Le répertoire : cinq chansons sur le thème de la planète (Charles Trenet, Ridan, Pierre

Collecte solidaire pour appareils électriques

Depuis le début de l'année, la mairie du 18e, Emmaüs et Eco-systèmes organisent des collectes solidaires d'appareils électriques et d'électroménagers. Qu'ils aient rendus l'âme ou non, vous pouvez les déposer dans cinq points de l'arrondissement. Le camion d'Emmaüs sera à son poste.

Prochaines dates : les samedis 3 octobre, 7 novembre et 5 décembre, de 10h à 14h. Points de collecte : 38 rue du Poteau, 43 bis rue Damrémont, pla-

ce Anne-Marie Carrière (en face du 42 rue Lepic) et angle des rues Saint-Bruno et Stephenson.

La différence entre un dépôt aux encombrants et cette collecte solidaire ? Lorsque vos vieux appareils électriques partent aux encombrants, ils suivent des filières de tri qui récupèrent les pièces et le reste part à la benne. Avec la collecte solidaire, sèche-cheveux, mixeur, aspirateurs, frigo, cuisinière peuvent avoir une seconde vie. Autre avantage,

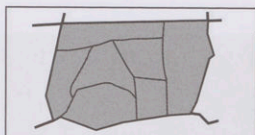
ces filières favorisent la création d'emploi dans l'économie sociale et solidaire. « L'idéal, espère Gille Menède, adjoint dans le 18e à la propreté, c'est qu'à chaque date, on récupère une tonne par point de rendez-vous ».

Et aussi...

Autre service gratuit pour collecter les petits encombrants : l'éco point mobile. Mis en place grâce au budget participatif, il propose, de 9h à 13h,

ses bacs de tri (électricité, verre, carton, etc.) lors de rendez-vous situés face au 122 boulevard de Clichy, les premiers mardis et troisièmes jeudis du mois. Autre lieu de collecte : passage entre les rues Belliard et rue de Leibnitz, face au passage Saint-Jules, les 2èmes vendredis et 4èmes mardis du mois. Et enfin, 17-19 rue Francœur, les 2èmes mercredis et 4èmes jeudis du mois.

N. D.



Quelques heures avec les pompiers à la caserne de la rue Carpeaux

Ils se relaient jour et nuit au centre de secours Montmartre, au service des habitants du 18e.

7 h 30

Au centre de secours Montmartre, plus connu dans le quartier sous le nom de « caserne Carpeaux », les journées commencent tôt. Ou plus exactement elles s'enchaînent sans interruption au rythme des gardes de vingt-quatre heures assurées par les pompiers. Quelque 190 hommes et quatre femmes de la 9ème compagnie d'incendie et de secours (CIS) de la Brigade de sapeurs pompiers de Paris se relaient sans interruption tout au long de l'année pour être toujours prêts à porter secours aux habitants du 18e arrondissement, d'une partie du 17e et de Saint-Ouen.

Chacun assure ainsi cent vingt gardes de vingt-quatre heures par an plus vingt journées de service. Et beaucoup viennent de loin : la majorité des pompiers de Paris sont et restent des provinciaux qui, entre deux gardes, retournent dans leur région où ils continuent souvent d'intervenir comme pompiers volontaires, soutenant les bénévoles grâce à leur savoir-faire de professionnel. À Paris, tous sont des militaires depuis la création par Napoléon, en 1811, du bataillon de sapeur-pompiers de Paris, devenu Brigade en 1967.

Une organisation millimétrée

Dès 7 h 45, au cours d'un premier rassemblement, le chef de garde du jour donne ses instructions, indique à chacun son poste. Suit un rituel quotidien au cours duquel chaque pompier serre la main à tous les autres membres de la garde. Tous les lundis matin a ensuite lieu un second rassemblement, plus solennel, en tenue de feu, casque étincelant sur la tête : c'est la cérémonie des morts au feu. L'ambiance est grave. Le drapeau est levé. On chante l'hymne national, puis le nom de chaque mort est salué. Suit une minute de silence.

Trente interventions par jour

Aussitôt après, tous se mettent au travail : il faut vérifier le bon fonctionnement du matériel. La caserne dispose de trois véhicules incendie : l'un équipé d'une grande échelle de 24 m fixée sur le véhicule, et deux autres munis d'une échelle amovible de 5 à 15 m. Les joints et les systèmes de fixation des immenses tuyaux (200 et 400 m) sont

Que faire face au feu ?

Quelques gestes simples peuvent éviter un drame. Si le feu a démarré dans votre logement, on peut tout au début l'éteindre avec des serpillères humides. Si ce n'est pas possible, il faut sortir de chez soi en refermant bien la porte : une porte de bois résistera au feu environ 30 minutes, ce qui laissera largement le temps d'arriver aux pompiers. De l'extérieur, appeler les pompiers par le 18 ou le 112 et, si possible, prévenir les autres habitants. Si le feu est dans l'escalier, mieux vaut rester chez soi et maintenir sa porte fermée, bloquer l'entrée des fumées avec des linges mouillés au pied de la porte et se porter à la fenêtre pour signaler sa présence. Les pompiers viendront vous chercher avec leur échelle. ■



Au rassemblement en mémoire des morts au feu, tous les lundis matins, les sapeurs pompiers sont en tenue de feu. Sur leurs casques étincelants se reflète la caserne.

vérifiés un à un ainsi que l'ensemble des équipements des quatre VSAV (véhicules de secours aux victimes). Chaque geste doit être répété chaque jour pour permettre d'être le plus rapide et le plus efficace possible sur le terrain.

Le seul centre de secours Montmartre effectue environ 11 000 interventions par an, soit plus de 30 par jour. Celles-ci concernent à 85 % des secours aux victimes et moins de 5 % des incendies. En une demi-heure ce matin-là, trois véhicules de secours ont déjà « décalé » selon l'expression en vigueur. Suite à la répartition des tâches du matin, chaque homme sait, d'après le type de sonnerie (un long, ou un long et plusieurs courts), vers quelle voiture se diriger et pour quel type d'action. « Si c'est un feu, on décale tous » souligne le capitaine Olivier Clerbout qui commande la 9ème compagnie.

Un entraînement quotidien

Entre deux interventions, tous s'entraînent quotidiennement. Et d'abord au fameux test de la planche placée à l'entrée du gymnase à 2,40 m du sol. Il faut d'un bond s'y agripper puis, par une traction, se hisser pour poser les bras dessus. Dans la grande cour, une tour ouverte en forme de cage d'escalier sert aussi aux entraînements. Le groupe part ensuite courir sur les pentes de la Butte. Le métier exige une excellente forme physique. D'ailleurs les militaires du rang sont très jeunes : 24 ans en moyenne. En s'engageant, chacun a signé un contrat pour cinq ou six ans. Contrat renouvelable, et souvent renouvelé dans la limite de 25 ans d'activité, ou jusqu'à l'âge de 59 ans pour les officiers.

Pour tous, la caserne est non seulement un lieu de travail, mais aussi, en raison de la longueur des gardes, un lieu de vie. Dans les étages, ils disposent d'une salle à manger où le service s'adapte

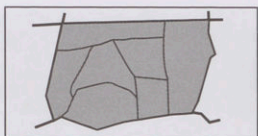
aux contraintes horaires des pompiers. Et aussi de salles de détente, coin télé et, tout en haut, de chambres de garde pour prendre un peu de repos la nuit entre deux interventions. Car ici on ne dort jamais que d'un œil : quand retentit la sirène, il faut enfiler veste et bottes et rallier son véhicule en se laissant glisser d'étage en étage le long des perches. Sur la façade moderne dans la cour, à côté de Honneur et Patrie, on lit aussi Discipline et Dévouement.

Marie-Odile Fargier

Le tout premier bal des pompiers

La caserne de la rue Carpeaux est une belle centenaire. Achèvement en 1901, elle a été entièrement rénovée entre 2007 et 2009. On a conservé sa façade de briques et de pierre, ornée d'une horloge, d'une salamandre, un animal mythique supposé capable de vivre dans le feu, et des mots Honneur et Patrie gravés dans la pierre. Mais l'intérieur a été entièrement remodelé et un bâtiment moderne, en briques aussi, a été construit dans la cour. Il abrite notamment l'état major du 1er Groupement d'incendie et de secours de Paris dont fait partie la 9e Compagnie d'incendie et de secours, ainsi que des logements.

À l'entrée, une large fresque raconte l'histoire de la caserne, l'évolution des véhicules, depuis la voiture à cheval, et des uniformes de la veste de cuir aux vêtements ignifugés, et bien sûr le tout premier bal du 14 juillet. Car c'est ici qu'il eût lieu en 1937 : au retour du défilé, suivis par un groupe d'habitants, les sapeurs pompiers ont ouvert les portes de la caserne et organisé des animations. ■



La fin du campement des réfugiés de la place Jules Joffrin

Pendant quatorze jours, quelque trois cents réfugiés ont vécu dans un campement de fortune aux abords de la mairie du 18e arrondissement, place Jules Joffrin, avant d'être conduits dans différents centres d'hébergement.



© Céline Rossli

Des bâches ont été installées pour protéger le campement de la pluie.

La plupart de ceux qu'on appela « les réfugiés de Jules Joffrin », arrivés de l'ancien campement de La Chapelle, sont d'origine soudanaise, érythréenne et tchadienne. « J'ai quitté mon village de l'ouest Soudan, décimé par les conflits armés, après que mon frère aîné ait été tué dans les affrontements, raconte Zaïm dans un anglais parfait. On m'a donné de l'argent pour payer des passeurs qui faisaient traverser le désert. C'était il y a environ deux ans. Ma famille aussi est partie. Je n'ai plus de nouvelles. » Le jeune homme était ingénieur électrotechnicien. D'autres sont étudiants, enseignants, manœuvres.

En quittant le Soudan, Zaïm a vécu à Tripoli en Lybie, dans des appartements partagés, subsistant grâce à de menus travaux d'électricité et de bâtiment. « Et puis la situation géopolitique s'est encore dégradée. Il était impossible de rester, impossible aussi de retourner dans mon pays. » La Méditerranée, l'Italie, la France, Calais dans l'espoir de gagner le Royaume Uni. « Des amis sont morts en entrant dans le tunnel, j'ai finalement décidé de rester en France. »

À même le sol

À Jules Joffrin, les réfugiés sont accueillis par la pluie et par des habitants, travailleurs et étudiants du quartier, organisés en groupes de soutien plus ou moins fédérés. Ils s'installent à même le sol aux abords du bâtiment municipal. Les premiers jours, des directives officielles interdisent l'installation du campement davantage organisé qui se montera ensuite : cartons sur le bitume, tentes fournies par Médecins du Monde, tentures plastifiées accrochées aux lampadaires. Léa, étudiante, membre active d'un groupe de soutien, raconte : « au début on

tenait des bâches à bout de bras pour les protéger de la pluie. On n'avait même pas le droit de leur donner des couvertures. Puis la surveillance policière a décrié, le campement s'est installé. »

Sur place, des tentes, donc, en nombre insuffisant, ce qui donne lieu à quelques frictions au moment de trouver une place où dormir. Aucune infrastructure d'hygiène : « il y a un wc public au square Clignancourt, explique Zaïm, mais un seul pour trois cents personnes, et verrouillé la nuit. » Les douches publiques sont quant à elles « loin, je ne connais pas le chemin pour y aller. »

Solidaires

Une table, près de la rue, sur laquelle sont déposés les dons des habitants et commerçants voisins ou autres anonymes : thermos de boissons chaudes, nourriture, gobelets, serviettes.

Paul, gérant d'un café brasserie, rue Ramey, arrive avec les invendus de la carte : « À titre personnel déjà, je n'aime pas jeter la nourriture. Mais là, en sachant que des gens dorment dehors à quelques mètres, c'était carrément impensable. Oui, c'est aux frais du restaurant. Les patrons sont d'accord. Hier j'ai apporté du poisson cuisiné le midi et des sacs de riz, mais je crois qu'ils n'ont rien pour faire cuire le riz. »

Les étudiants d'une école d'art, disposant de cuisines professionnelles, se sont quant à eux organisés pour fournir un repas chaud chaque soir. « On récupérerait les invendus des grandes surfaces, des boulangeries, un boucher nous donnait de la viande, c'est ce qui manquait le plus » témoigne Jules.

D'autres riverains déposent vêtements et couvertures, bredouillent quelques mots d'encouragement avant de reprendre leur route. « C'est le plus impor-

tant, pense Marie, professeure, affiliée à un groupe de soutien qui suit les réfugiés sur leurs différents lieux de « vie » depuis quatre mois. Questionnée sur la forme de son engagement, elle s'exclame : « je n'appartiens à aucun mouvement associatif ou politique, je suis simplement citoyenne ! »

Ces bénévoles guettent les médias et les déclarations politiques dans l'attente d'avancées qui tardent à venir. Et puis, en fin de deuxième semaine, le bruit d'une potentielle solution de logement se fait entendre. La veille de l'évacuation, une source anonyme avertit les bénévoles, qui informent les réfugiés. « On leur a dit : "rassemblez vos affaires. On sera avec vous" », se souvient Léa.

Par cars entiers

Ils étaient là. Jeudi 17 septembre, 5h30 du matin, des citoyens, quelques élus, des cars de police et les réfugiés, alignés sur le bord de la route, leurs rares possessions à la main, attendant de partir vers une destination inconnue. « On a demandé aux agents de circulation où allaient les bus et on nous a répondu : « on ne sait pas » » témoigne une autre. Contrairement à ce qui a été annoncé, aucun personnel de soutien ne sera autorisé à monter dans les véhicules. Un document papier – en français et en arabe – est remis aux réfugiés. « Fidèle à sa tradition de terre d'accueil et conformément aux engagements du gouvernement, la France vous propose aujourd'hui un hébergement et un accompagnement afin de sortir de la situation de précarité dans laquelle vous vous trouvez », peut-on y lire, suivi d'une liste de mesures officielles d'aide.

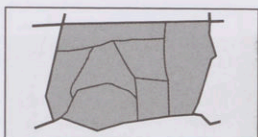
Puis le processus d'évacuation commence : les centaines d'hommes sont réparties au hasard dans les bus. Tout se passe dans le calme. Une fois les véhicules partis, des employés de mairie pressent les bénévoles de faire place nette avant que n'arrivent les services de nettoyage : « à partir de samedi les mariages reprennent, il faut que ce soit propre. » Aux premières lueurs du jour, les tentes sont démontées et pliées, les affaires abandonnées là récupérées. « Tout est stocké dans un local paroissial. On espère que ça ne servira plus mais malheureusement on ne se fait pas trop d'illusion... » Nettoyage à grandes eaux.

Et maintenant ?

Et puis, les questions. Où ont-ils été amenés ? On téléphone aux quelques contacts parmi les réfugiés. Zaïm envoie un SMS : « Tout va bien, on nous a donné des chambres ». Des centres d'hébergement à Paris 12e, 13e, 20e et communes limitrophes, Boulogne-Billancourt, Nanterre, Pantin. Les jours suivants, des bénévoles se relaient pour visiter ces lieux, lister les besoins urgents, prendre des photographies, poster des comptes rendus sur les pages internet de groupes de soutien. « Paris 12e, 120 personnes, TRÈS MAUVAISES CONDITIONS A PRIORI mais aucune autre info pour le moment ».

Comment vont-ils ? Que va-t-il advenir d'eux ? Autant d'inquiétudes portées par des dizaines d'habitants du quartier et plusieurs milliers d'autres alimentant les réseaux sociaux et les blogs, qui avaient peu à peu tissé d'étroits liens de solidarité avec ces voisins de passage.

Céline Rossli



Economies en famille pour préserver la planète et... son budget !

La seconde édition du défi « Familles à énergie positive » est lancée. Pendant six mois, les participants tentent de réduire leur consommation d'électricité et de gaz grâce à des gestes du quotidien.



Isabelle a remplacé ses ampoules par des led, moins énergivores.



Pour économiser l'énergie, pensez également à nettoyer l'arrière du frigo.

Les pessimistes diront que c'est une goutte d'eau dans l'océan. Les optimistes répondront que ce sont les petits ruisseaux qui font les grandes rivières. Les participants au défi « Familles à énergie positive », une démarche citoyenne lancée l'an dernier dans le 18e arrondissement, appartiennent à la seconde catégorie. L'objectif est d'inciter les habitants à réduire leur consommation d'énergie dans leur logement pour limiter les gaz à effet de serre. Les inscriptions sont ouvertes jusqu'au 1er décembre, date de lancement de la COP 21 (Conférence Paris climat), le sommet international qui tente de trouver un accord pour limiter le réchauffement climatique mondial en deçà de 2°C. L'an dernier, 29 foyers ont participé au défi dans notre arrondissement (350 au niveau de Paris) et ont pu baisser de 8 % au moins leur consommation énergétique.

Des gestes simples

Entre novembre et avril, les habitants volontaires, regroupés par équipes, ont bénéficié d'outils et de conseils de la part de l'Agence parisienne du climat, pour repérer les sources de gaspillage du quotidien qui ne nécessitent pas de travaux la plupart du temps (éclairage, électroménager, informatique, chauffage...). Chaque équipe dispose d'un guide des 100 éco-gestes et d'une mallette avec

divers outils plus ou moins sophistiqués pour réduire sa consommation : un économiseur d'eau à poser sur les lavabos ou les douches, un wattmètre pour calculer la dépense énergétique des appareils de la maison ou encore un thermomètre pour mesurer la chaleur des murs.

« Ce qui m'a motivé, c'est d'apprendre des astuces pour améliorer mon comportement, à condition que ce ne soit pas une contrainte. Je suis un peu feignant et je ne suis pas vraiment un militant écolo », explique Yann Albert, un habitant du boulevard Ornano, membre de l'équipe des Pingouins disjonctés. « Il n'y a pas forcément besoin de changer radicalement ses habitudes », confirme Guillemette Ferrié-Rey, voisine et capitaine de l'équipe. Par exemple, déposer une bouteille d'eau pleine dans le réservoir des toilettes permet d'économiser 1,5 l à chaque fois. Enlever la poussière une fois par an de toutes ses ampoules ou nettoyer la grille située derrière le frigo est aussi un bon moyen de réduire ses dépenses d'électricité.

160 € d'économie

« En matière de chauffage, je ne consomme pas beaucoup car mon HLM est bien isolé, mais je me suis rendu compte que je pouvais faire des progrès dans d'autres domaines », témoigne Isabelle Argillet, habitante de la rue Christiani, membre de l'équipe « En vert et contre tous ». « J'ai remplacé plusieurs de mes

ampoules classiques par des led. Elles ne consomment que 4 watts, contre 40 pour les autres, mais ça éclaire pareil ! ». Seul bémol, leur coût (8 à 9 € pièce). « Les multiprises avec interrupteur permettent aussi d'éteindre

8 000

C'est le nombre d'habitants qui ont participé au défi l'an dernier. Le projet a été lancé en 2008 par l'association Prioriterre en Savoie. Depuis, il a essaimé sur une cinquantaine de territoires (communes ou arrondissements) dans toute la France. ■

complètement le boîtier internet ou la télévision quand on ne s'en sert pas. Car même en veille, ça consomme ! ».

Pour prouver que cette initiative écologique n'est pas réservée aux seuls bobos et concerne aussi les familles modestes, l'Agence parisienne du climat met en avant la baisse de la facture EDF et des charges locatives. L'an dernier, les participants ont en moyenne économisé 160 € par an.

Autre intérêt de cette démarche : la convivialité. « Nous sommes plusieurs à habiter le même immeuble. Donc c'était un moyen de faire quelque chose ensemble et de renforcer le lien dans la copropriété », relève Yann Albert. « L'aspect équipe est très important. On peut échanger des bonnes idées et voir comment s'améliorer. J'étais très mauvais par exemple en termes de les-

sives et, à l'issue du défi, je suis passé de deux à trois par semaine à une seule ». L'équipe a par ailleurs élaboré une liste d'outils à mutualiser (pour éviter des achats redondants) ou des achats groupés, comme un panneau réfléchissant pour les chauffages.

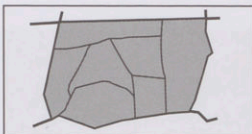
Les amis aussi

Un classement des équipes les plus performantes est réalisé à la fin du défi pour stimuler les troupes. « Nous avons fini parmi les derniers lors de la première édition, ce qui nous a un peu vexés », sourit Isabelle Argillet. Les membres de son équipe ont déjà prévu de se réinscrire cette année afin d'améliorer leur résultat.

À l'échelle de la planète, ou même du seul 18e qui compte plus de 200 000 habitants, l'impact peut sembler limité. « Nos petits gestes ont valeur d'exemple, même si ce n'est pas immédiat. On sensibilise aussi ses amis et collègues au passage », insiste Isabelle Argillet. « Il faut se battre contre l'idée qu'on ne peut rien faire contre le réchauffement climatique. Le changement doit se faire certes au niveau international, mais aussi au niveau individuel », confirme Douchka Markovic, adjointe EE-LV au maire du 18e, chargée du développement durable, de l'alimentation et de l'environnement.

Florianne Finet

□ Pour plus d'informations : Ouassila Belgatounia, chargée de mission à la mairie du 18e, 01 53 41 18 77 ou ouassila.belgatounia@paris.fr.



Water-polo : Aquahomo, drôle de nom pour un drôle de sport

Sport confidentiel et exigeant, le water-polo est médiatiquement ignoré en France et limité par la rareté des infrastructures. Alors une équipe LGBT (lesbiennes, gays, bisexuels et transgenres) ! Il y en a pourtant deux à Paris, et la plus ancienne est basée dans le 18e, dans la belle piscine Hébert.

Même après des années, il y a toujours une gêne lorsque survient l'inévitable question : « et il s'appelle comment, le club ? » Aqua-quoi ? Oui, Aquahomo. « Ah- Hache », si l'on veut passer incognito. Cette association « née en novembre 1996, d'un projet commun de cinq amis désireux de pratiquer le water-polo dans un club de loisirs à Paris », dit le site Web, est quand même restée fidèle à son curieux patronyme. Et depuis cette époque, elle a incroyablement grossi au fur et à mesure que les nouveaux adhérents fondaient de nouvelles sections : natation et aquagym, qui sont bien aquatiques, mais aussi handball, danse, yoga, fitness et chorale !



Le plaisir est essentiel dans le sport, les poloïstes d'Aquahomo l'ont bien compris. Et ils y ajoutent une touche artistique !

l'occasion de retrouver les sept autres associations LGBT de water-polo d'Europe : Paris Aquatique, dont la section est toute récente (2013), Londres, Manchester, Bruxelles, Anvers, Copenhague et Amsterdam, souvent les meilleurs ces dernières années. Tous ces clubs se coordonnent pour organiser entre eux deux à trois tournois par an. Le prochain se déroulera à Londres à la Toussaint.

Jeu de cartes

Avec son niveau loisirs, AH se distingue rarement dans l'eau (sauf à Stockholm, voir encadré), mais plus souvent pour ses performances hors bassin (la fameuse troisième mi-

temps). Jaloux d'un calendrier façon « Dieux du stade » réalisé par Bruxelles en 2013, les créatifs de la bande, Cyril le graphiste et Florian le commercial, ont réfléchi à un produit inédit pour se faire remarquer : ce sera un jeu de cartes personnalisé avec les trombones de tout le groupe, balle en main et bonnet sur la tête. « C'est l'occasion de composer une famille ! », glisse Florian dans un clin d'œil.

Les deux loustics, qui fourmillent d'idées, ont également mis en place une cérémonie de fin de saison (les *Froggies*), sorti un maillot de bain osé – avec une main agrippant l'arrière – au printemps et organisé une sorte d'Intervilles dans l'eau au début de l'été. Et cette année ? « On voudrait refaire un projet caritatif drôle, décalé, avec une *French Touch* », esquisse Florian. Tout ceci se trame le mercredi soir au Café de la gare de la place Hébert, QG des poloïstes et sponsor de l'équipe.

Pierrick Yvon*

*Précisons que l'auteur de l'article est membre de la section, ainsi que de l'AMNS (notre numéro de juin), ce qui explique le ton volontairement moqueur de son précédent papier.

□ Pour contacter la section : waterpolo@aquahomo.com
<https://aquahomo.com/>
Facebook : Water-Polo AH

Formation continue

Aujourd'hui, AH compte 260 adhérents, qui se sont réunis début septembre, comme chaque année, à la Maison des associations du 18e, passage Ramey, pour l'assemblée générale. Avec cette année une grande nouveauté pour la section water-polo : l'adhésion à la Fédération fran-

çaise de natation (FFN) afin de participer à un mini championnat loisirs parisien. Il s'agit de « passer la seconde tout en gardant la convivialité », comme l'explique Florian, un des responsables de section et animateur hors pair. « On veut montrer et démontrer que la compétition n'exclut pas la convivialité. Qu'on peut jouer ensemble et gagner en s'amusant, en se réalisant, en gardant nos valeurs ». Un gros palier à franchir pour un groupe d'une cinquantaine de poloïstes, dont de nombreux habitants de l'arrondissement, entraînés une fois par semaine par le courageux Christophe, lequel dirige également Montmartre (voir notre numéro de juillet). Un groupe qui compte chaque année beaucoup de débutants, une grande majorité d'initiés et peu de confirmés.

Étiquettes

Sa convivialité fait la réputation de l'association et explique pourquoi les quelques places ouvertes à chaque rentrée sont vite prises. Parmi ces nouvelles recrues – comme chez les anciens – quelques hétérosexuels qui n'ont aucun problème avec l'aspect communautaire. Cela semble une évidence pour une association pilier de la Fédération sportive gaie et lesbienne (FSGL), mais cela ne l'est pas pour le grand public :

l'orientation sexuelle n'est absolument pas un critère d'adhésion, ni d'intégration. Elle est vraiment laissée aux vestiaires : « avec ce bonnet étrange sorti de la soupe aux choux, il n'y a plus d'étiquette, de case ou de catégorie », abonde Florian.

Alors, pourquoi un club gay ? « Le biais communautaire fait qu'il y a une démarche de tolérance, de bienveillance. C'est moins fort, moins compétitif. Il y a une approche d'acceptation. » Et les rencontres ? « Je pensais que je choperais, j'ai été hyperdéçu ! s'amuse-t-il. Finalement, je me suis fait d'authentiques amis ! »

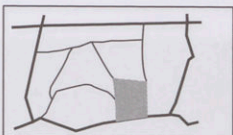
Tournois

Blague à part, c'est donc plus pour favoriser l'accès à des sports exigeants à un âge tardif et sans crainte de discrimination – de niveau comme d'identité – que ces associations se sont développées, au point d'organiser des tournois conséquents. Ainsi, chaque week-end de Pentecôte, le TIP (Tournoi international de Paris) rassemble des sportifs de toute l'Europe venus faire du sport et la fête. L'obtention par Paris de l'organisation en 2018 des *Gay Games*, sorte de Jeux olympiques, a été un événement très répercuté dans les médias.

Lors du TIP, Aquahomo organise les tournois de water-polo et de handball (ce sera aussi le cas en 2018). C'est

Triomphe à Stockholm

La progression d'AH a été bien visible au cours de l'année 2014-2015, avec notamment une 5e place au tournoi de Bruxelles. Elle s'est confirmée par une médaille d'or (6 victoires en autant de rencontres !) à Stockholm en août lors des Eurogames, autre compétition internationale LGBT. Le secret de la réussite ? L'équipe évoluait dans le niveau B et surtout a fusionné avec quatre joueurs de l'équipe « À contre courant » de Montréal. Tous de bon niveau, avec en prime un ancien international junior... Le beau parcours de cette entente, baptisée avec malice « Pas de Cartier », s'est conclu en beauté par une victoire en finale face à Paris Aquatique (19-10). ■



ICI Barbès : l'abandon brutal du projet crée des remous

La décision d'Anne Hidalgo d'abandonner la construction de l'ICI Barbès suscite des réactions indignées parmi les élus et la société civile.



Le patio de l'ICI Barbès tel que l'avait imaginé l'architecte Yves Lion.

À qui pensez-vous faire croire que le fait de nous laisser les Algecos® de l'ICI Léon est la marque d'un soutien sans faille à notre travail ? », lance cinglant, Jamel Oubechou, président de l'Institut des cultures d'islam, le 17 septembre dernier lors de son discours inaugural de l'exposition *Kitsch ou pas kitsch ?* L'adresse est pour Anne Hidalgo, maire de Paris, après l'annonce sans préavis de l'abandon du projet du second bâtiment de l'ICI prévu à l'angle des rues Polonceau et des Poissonniers. Un des invités du vernissage se penche vers son voisin : « *Le problème quand on arrive au milieu de l'épisode, souffle-t-il, c'est qu'on ne comprend rien du tout.* » Résumé donc, des épisodes précédents.

Un projet culturel et culturel ambitieux

En 2005, face aux problèmes des prières de rue dans le quartier Goutte d'Or-Château-Rouge et afin de permettre aux musulmans de pratiquer dans des conditions décentes, la Ville de Paris conçoit l'Institut des cultures d'islam, un établissement culturel assorti d'un volet culturel, dans le respect de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État.

« À partir de 2001, se souvient Daniel Vaillant alors maire du 18e, avec Michel Neyreneuf⁽¹⁾ et Hamou Bouakkaz⁽²⁾, nous avons consulté tous azimuts pour trouver une solution à l'islam des caves, tout en restant très vigilants sur les prêches incompatibles avec l'islam de France. Nous avons passé des heures et des heures sur ce projet ».

Le projet comportait deux bâtiments. Le premier, à l'angle des rues Stephenson et Doudeauville, a été inauguré en 2013. Le second, baptisé ICI Barbès, devait s'ériger rue Polonceau avec un auditorium, un centre de documentation accueillant des

chercheurs, une bibliothèque et des salles d'exposition. L'architecte Yves Lion ainsi que l'entreprise chargée des travaux avaient été désignés et le budget voté au Conseil de Paris.

Coup de théâtre

Mais fin août cet été, coup de théâtre : Anne Hidalgo annonce qu'il n'y aura pas de second établissement. Le terrain de la rue Polonceau, préempté dans le cadre d'une déclaration d'utilité publique, ne soutiendra pas un équipement public, mais un projet privé de salle de prières. Le volet culturel, lui, est recyclé dans les préfabriqués de la rue Léon. Ces préfabriqués, une ancienne école maternelle, accueillent le centre de préfiguration de l'ICI, le site « laboratoire » ouvert dès 2006. Ils étaient initialement promis à destruction à la livraison de l'ICI Polonceau.

Dans les rangs de la majorité, la nouvelle a fait l'effet d'une douche froide, d'autant qu'Anne Hidalgo n'a donné aucune raison à ce revirement. « *Le sentiment d'un engagement trahi* », c'est en ces termes que Daniel Vaillant, ancien maire du 18e conclut son courrier à la maire de Paris le 10 septembre dernier. « *Je soutiens Anne Hidalgo et je n'ai pas l'attitude d'un frondeur, tempère Daniel Vaillant. Mais l'ICI est un sujet sur lequel je suis extrêmement chatouilleux parce que c'est un engagement que nous avons pris* ».

Hamou Bouakkaz lui non plus ne décolère pas : « *La décision d'Anne Hidalgo révèle un manque de vision et consacre le cynisme propre à la politique d'aujourd'hui, assène-t-il. Par commodité, la maire a fait le choix de ne pas s'aliéner les deux seules forces capables de faire du bruit sur ces questions, à savoir les laïcards et les intégristes* ». Pour l'ancien élu parisien, le coup est bien joué

d'un point de vue médiatique et politique, mais il aura des conséquences déléteres sur la sécularisation de l'islam en France.

Pascal Julien, élu EE-LV et membre du conseil d'administration de l'ICI, est consterné : « *Comment maintenir la cohérence de la majorité municipale quand la maire de Paris ne tient pas ses engagements ?* » Son groupe politique a fait voter un vœu lors du dernier conseil d'arrondissement demandant que « *la mairie de Paris construise la deuxième partie de l'ICI conformément au projet initial voté en Conseil de Paris et prévu pour 2015. Qu'en cas de modification du projet initial, une concertation soit organisée avec les acteurs concernés : élu(e)s, ICI, associations culturelles et culturelles impliquées dans le projet et le fonctionnement de l'ICI, usagers, habitants.* »

Décision autocratique ?

C'est dans ce contexte mouvementé que s'est ouverte l'exposition « *Kitsch ou pas kitsch ?* ». « *La décision unilatérale, voire autocratique de la maire de Paris de ne pas construire le second bâtiment est profondément injuste et immorale, martèle Jamel Oubechou. Injuste parce qu'elle nie la qualité et l'importance du travail mené ici par toute une équipe de bénévoles et de salariés [...]. Immorale parce qu'en déclarant qu'elle refuse que se mélangent fidèles et public culturel, la maire souhaite reléguer les musulmans avec les musulmans, ce qui, pour les républicains que nous sommes à l'ICI, est exactement l'inverse du vivre ensemble et des valeurs que nous portons.* »

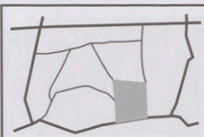
Suit le discours de Bruno Julliard, premier adjoint et adjoint à la culture d'Anne Hidalgo. L'exercice est difficile et l'élu est un peu chahuté. « *Il est faux de considérer que la pertinence de l'ICI est forcément et intrinsèquement liée à la cohabitation avec un lieu de culte* », argumente-t-il. Mais pour l'heure, une certitude : le montage imaginé pour fournir aux musulmans un lieu de culte digne est enterré. Car le financement privé a montré à maintes reprises sa fragilité, sans même parler de l'origine des fonds. « *Dans le 19e, explique Daniel Vaillant, le projet de mosquée est dans l'impasse car il s'agit d'un projet privé qui ne trouve pas de financements. Quant au 17e, il n'y a tout simplement pas de structure* ». Conséquence, depuis l'ouverture des lieux de cultes de l'ICI Stephenson et de la caserne des Poissonniers, c'est tout le nord-est parisien qui vient prier dans le 18e.

« *Je ne peux pas parler de décision autocratique de la Ville de Paris puisque le Conseil de Paris devra se prononcer* », défend Bruno Julliard. Une disponibilité toute relative et bien tardive pour une décision prise sans concertation aucune.

Nadia Djabali

(1) Adjoint à l'urbanisme du 18e.

(2) Adjoint au maire de Paris pour la démocratie locale et la vie associative entre 2008 et 2014.



Incendie rue Myrha : la course aux images et aux témoins

Le 2 septembre, Jean-Raphaël Bourge était dans la rue au moment de l'intervention des pompiers. Il a photographié l'incendie et raconte l'emballement médiatique qu'a suscité ce drame.



Jean-Raphaël Bourge @jrbourge · 2 sept.

en ce moment très violent incendie 4 rue Myrha. #GouttedOr #Paris18 #incendie



66

19

J'avais déjà eu ce phénomène d'emballement médiatique quand j'avais pris les photos de l'évacuation des migrants du square Saint-Bernard, quand les policiers ont essayé de les mettre dans le métro, raconte Jean Raphaël Bourge. Donc là, au moment de l'incendie, j'ai été un peu moins surpris. » Jean-Raphaël Bourge est connu comme le loup blanc dans le quartier de la Goutte d'Or. Très actif sur les réseaux sociaux, il poste régulièrement sur twitter ses photos du quartier. Une lune par-dessus les toits, un gosse assis sur un muret qui reprend son souffle après une partie de foot ou encore des œuvres graphiques placardées sur les murs. Logeant à proximité du 4 rue Myrha, il a été réveillé par l'incendie et a été une des rares personnes à avoir photographié les flammes.

Les photos ont circulé partout

Cette nuit-là, il s'est couché très tard, il a donc assisté à la première intervention des pompiers au 4 rue Myrha. Ce 2 septembre, il est un peu plus de deux heures du matin, deux camions de pompiers freinent rue Myrha. « J'ai ouvert la fenêtre, se souvient-il. Je n'ai pas vu de fumée, je me suis dit « ça va, c'est une petite intervention ». » Plus tard dans la nuit, il est réveillé par des hurlements. « Bien que n'ayant pas de vue directe sur le 4 rue Myrha, j'ai vu les flammes dépasser. » Il dévale les escaliers de son immeuble. Dans sa poche, son appareil photo, qui ne le quitte jamais. Il est 4 h 30, les pompiers ont déjà déployé leurs échelles. Jean-Raphaël Bourges prend une dizaine de photos « J'ai eu du mal à les faire, confie-t-il, je tremblais ».

À ce moment-là, personne ne sait encore que le sinistre sera meurtrier. De retour chez lui, il poste trois clichés sur twitter assortis du message

« Actuellement très violent incendie 4 rue Myrha, au moins plusieurs blessés ».

Quelques heures plus tard son amie le réveille et lui apprend que l'incendie a emporté huit personnes. Il allume son ordinateur et se rend compte que ses photos ont été retwittées et ont circulé partout. À tel point qu'il fait partie des comptes parisiens

Vu de ma rue

Ce 2 septembre tôt, je suis réveillé très tôt. À 6 h tapantes, je suis dans ma rue Myrha. Et je découvre, à quelques numéros de là, deux ou trois échelles d'incendie déployées dans la nuit, une fumée intense (à 6 h, le sinistre était pratiquement maîtrisé) et des dizaines de personnes dehors, à moitié hagardes. À l'angle de la rue Affre, je croise un habitant du 2, choqué, qui me conte des bribes de la nuit. Le premier départ de feu vers une ou deux heures du matin, le second départ beaucoup plus violent vers 4 h 30 et puis deux corps qu'il voit de sa fenêtre s'écraser sur le trottoir. À ce moment-là, j'ignore que le bilan humain va être quatre fois plus lourd...

Dans l'heure qui suit, une avalanche de journalistes débarque dans ma rue. Je poste un tweet et reçois, dans la foulée, la demande d'une journaliste de Télé Matin : « vous êtes sur place ? » Pour être sur place, je le suis, mais je ne suis pas un témoin direct... Sur le trottoir, un témoin direct, un étudiant qui photographiait la nuit le quartier, parle en boucle aux dizaines de caméras et micros. Le secteur est bouclé. Le ministre de l'intérieur fait un passage éclair. Le maire du 18e est venu,

qui ont le plus été partagés ce matin-là. « J'avais des demandes de je ne sais combien de journaux, de médias, d'agences photographiques. Presse nationale et internationale. »

Certaines télévisions n'ont pas pris le temps de lui demander l'autorisation de publier de ses vues « Ils les ont utilisées à l'antenne, sur leur site, sur les réseaux sociaux sans même mentionner que j'en étais l'auteur. » À midi et demi, il tweet un message en direction des médias « Mes droits photo sont à voir avec l'AFP. » Il indique également qu'il ne souhaite pas répondre à des entretiens. « De nombreux journalistes m'ont contacté pour des demandes d'interview en direct. BFM Tv, France Info, France bleue étaient en bas de chez moi et ils n'avaient personnes à se mettre sous la dent. » Les entretiens façon BFM, avec un témoin qu'on trouve dans la rue dont on ne sait pas vraiment s'il a vu quelque chose mais qui va occuper l'espace sonore, pour lui c'est niet.

Trouver des témoins

L'emballement médiatique a été très rapide « mais fort heureusement cela s'est calmé très vite, parce que la situation était tellement grave que la plupart des habitants des immeubles alentours étaient tétanisés par la mort de leurs voisins et d'enfants. Les journalistes tentaient de trouver des témoins mais rares étaient ceux qui acceptaient de répondre. »

Le feu était maîtrisé, le bilan malheureusement connu, le lieu étant bloqué sur la rue Stephenson et sur la rue Myrha, les caméras ne pouvaient pas passer. Une journaliste d'une radio périphérique a bien tenté de savoir où les blessés étaient hospitalisés, heureusement en vain.

Nadia Djabali

alerté par son adjoint Gérard Briant, en service cette nuit-là. Anne Hidalgo passe également se rendre compte de l'ampleur de l'incendie, le plus grave dans la capitale depuis dix ans.

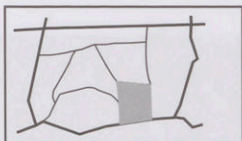
Une rumeur s'est vite propagée, jamais démentie : son origine serait criminelle. Le porte-parole des pompiers, les représentants de la préfecture de police livrent à la presse les premiers éléments. Sur mon portable, les SMS et appels d'amis et parents défilent : « Vous n'avez rien ? ». Non rien, si ce n'est un immense choc...

Le soir, de retour de mon travail, une petite manif de Droit au logement se déroule. Mais des habitants réagissent vertement à un tract du DAL qui laisse entendre qu'il s'agit d'un nouveau drame de l'habitat indigne. Ras-le-bol d'être toujours stigmatisé !

Pas le temps de polémiquer, il faut agir. La manif du vendredi se prépare déjà, un appel aux dons commence à circuler. (1) Les forces de la vie, l'énergie de la rue Myrha reprennent le dessus. Comme s'il fallait sortir du traumatisme, sans oublier cette terrible nuit qui vit huit de nos voisins perdre la vie et pour lesquels des fleurs, des mots, des photos s'accumulent devant la porte du 4 rue Myrha.

Noël Bouttier

1. Site de la collecte : <http://fr.ulule.com/rue-myrha/>



Projet de territoire : artistes et habitants de la Goutte d'Or demandent une rencontre urgente à la mairie

Le projet de territoire va définir les objectifs des cinq années de Politique de la ville dans le quartier. Artistes et habitants de la Goutte d'Or veulent faire entendre leur voix.



citoyens et des territoires (DDCT) de la Ville de Paris (avec copies à Eric Lejoindre, maire du 18e, Carine Roland 1^{ère} adjointe, Maya Akkari adjointe pour la Politique de la ville, Bruno Julliard, adjoint à la culture à la mairie de Paris) et autres services intéressés. Il rappelle l'engagement pris, lors de leur rencontre à l'ICI début juillet dernier, de leur faire part des décisions retenues « avant rédaction définitive du Projet de territoire et de se revoir à la rentrée ».

Sans réponse à la mi-septembre, les artistes redoutent que le Projet de territoire, qui devrait être rendu public le 5 octobre prochain, soit acté pour une période de cinq ans sans tenir compte de leurs propositions.

Culture versus convivialité

Désireux de connaître urgemment les propositions retenues avant la rédaction de ce projet et restées jusqu'ici « dans le brouillard », ils s'élèvent contre un projet où le terme « convivialité » se substitue à celui de « culture » ! À l'heure où la politique de la Ville entend aborder toutes les questions ayant un impact sur la vie

des quartiers populaires en favorisant la participation des habitants et le rôle des associations, ceci a de quoi rendre furieux celles et ceux qui se battent pour qu'on prête plus d'attention à la culture dans la Goutte d'Or.

Alors que de nouveaux lieux culturels se créent, les « Artistes et habitants de la Goutte d'Or » estiment qu'il n'y a, sur le quartier, aucune politique artistique. Victimes, selon eux, d'un « saupoudrage » concernant idées, projets, lieux et subventions, il n'existe ni rencontres ni débats entre les pouvoirs publics et les acteurs de la culture du quartier. Désireux de montrer qu'ils existent et d'obtenir ou de sauver des lieux de travail culturel (le LMP fermé « mais qui pourrait rouvrir ») tout en gardant leur totale liberté de création dans ce quartier où « les festivals sont permanents mais non mis en valeur », les membres du groupe sont convenus de se réunir régulièrement, afin de ne pas laisser la culture orpheline dans cette pépinière de talents.

Jacqueline Gamblin

☐ artistes.habitants.gouttedor@gmail.com et 06 27 69 28 31.

L'Echomusée a accueilli les réunions du groupe artistes et habitants.

Une quinzaine de comédiens, créateurs, musiciens, animateurs, hommes et femmes du groupe informel « Artistes et habitants de la Goutte d'Or » réunis le 14 septembre dernier à l'Echomusée

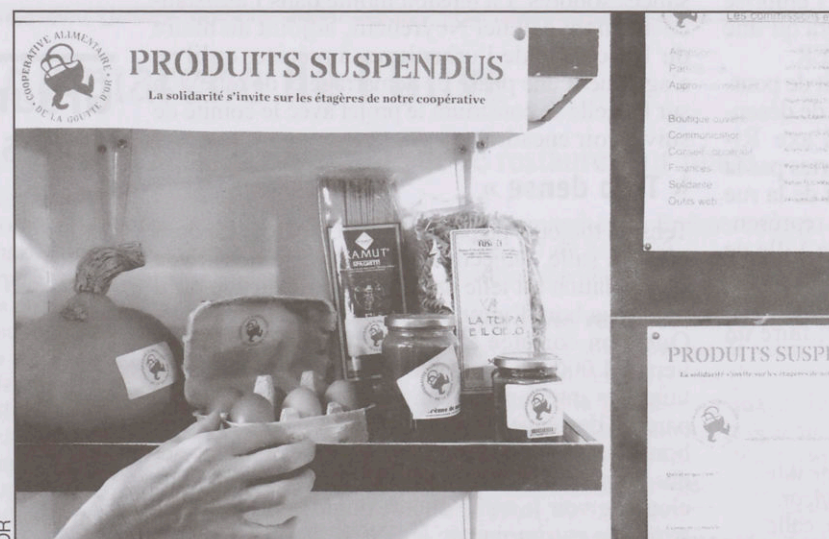
à l'initiative de Sylvie Haggai, directrice de la compagnie Gaby Sourire, sont convenus de l'urgence d'une rencontre « dès à présent » à la mairie. Un courrier a été adressé le 15 septembre M. Abrous Mansour à la Direction de la démocratie, des

Des produits « suspendus » à Coopaparis

La coopérative vient de lancer une action solidaire pour ses coopérateurs en difficulté.

Sur le mur de gauche, en entrant dans la boutique du 38 rue Myrha, deux étagères portent fièrement l'inscription : « produits suspendus ». La concrétisation, depuis mi-septembre, d'un dispositif solidaire expérimental à la Coopérative alimentaire de la Goutte d'Or (Coopaparis).

Depuis l'ouverture de la boutique, en janvier 2014, les réflexions se succédaient sur la meilleure manière d'ouvrir Coopaparis à un public défavorisé ou de faciliter la vie de ses membres les moins fortunés. Une adhésion réduite (l'ordinaire est de 15 euros par an) ? Des prix plus bas ? C'est finalement la formule des « produits suspendus » qui a été retenue. Elle est inspirée de la tradition napolitaine du *caffè sospeso* et mise en œuvre ici et là comme, sous forme de « baguette en attente », à La Conquête du Pain, boulangerie bio autogérée de Montreuil et d'ailleurs fournisseur de Coopaparis.



Œufs, légumes, pâtes... les coopérateurs posent sur l'étagère les produits offerts.

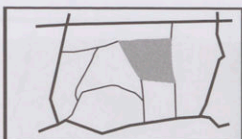
Le principe est simple : un produit suspendu est choisi et payé par un(e) coopérateur(ice). Une fois étiqueté, il est placé sur l'étagère des produits

suspendus et peut être récupéré librement par celui ou celle qui le souhaite, soit qu'il rencontre des soucis financiers – temporaires ou durables

– soit qu'il ne puisse pas acheter tous les produits dont il a besoin. À la caisse, le produit, identifiable par son étiquette, n'est tout simplement pas facturé. « Circuits courts, prix équitables, soutien à l'agriculture paysanne : la solidarité est inscrite dans notre projet depuis le début », explique Rafael Flichman, le coordinateur du groupe solidarité de Coopaparis. Le temps était venu de donner un autre visage à la solidarité, au bénéfice cette fois-ci des coopérateurs. C'est, dans un premier temps, la mise en œuvre d'une action simple qui a été privilégiée, avec le souci de préserver l'anonymat des bénéficiaires.

Méconnaissance du dispositif, scrupule excessif ou timidité ? Quelques jours après le lancement, les deux étagères sont pleines de « produits suspendus » dont les coopérateurs dans le besoin hésitent encore à se saisir. En février 2016, un premier bilan sera dressé afin d'enrichir le système existant ou d'en proposer d'autres.

Barbara Vignaux



L'aménagement du secteur Ordener-Poissonniers, un projet en tension

Dans le cadre du projet Paris-Nord-Est-Elargi démarre une opération d'urbanisme sur trois hectares libérés par la SNCF. Une opération qui devrait être livrée en 2023.

Jean-Claude N'Diaye



Derrière le mur des graffs de la rue Ordener, le terrain devrait accueillir 650 logements, une crèche, un hôtel et un espace vert...

Réunion d'information ou de concertation ? La salle des mariages de la mairie du 18e est comble ce jeudi 24 septembre au soir. On y discute pour la première fois du projet d'aménagement du secteur dit « Ordener-Poissonniers ou encore « dépôt de la Chapelle ». Un triangle de trois hectares situé derrière le mur des graffitis de la rue Ordener, disponible du fait de la fermeture du dépôt de la Chapelle et de la libération d'une bonne partie de l'emprise de la SNCF. Cette dernière ne conservera qu'une longue bande de voies de garage pour TER. Pour Éric Lejoindre, maire du 18e, il s'agit de poursuivre la métamorphose urbaine du 18e, de désenclaver ce site en le rattachant à l'axe Riquet/Ordener et en lui donnant des dessertes par la rue des Poissonniers et le prolongement de la rue René Clair. Au fil des interventions des représentants de la direction de l'urbanisme de la Ville de Paris, de la SNCF Immobilière, de l'aménageur « Espace ferroviaire » et de l'Agence d'urbanisme Güller/Güller, un projet se dessine : faire un

morcellement de ville en mixité sociale par la création de 500 logements, d'une crèche, d'une école, d'un hôtel et d'un espace vert de 4 000 m². Les deux contraintes principales du lieu sont détaillées : celle de la différence de niveaux de cinq mètres entre la rue Ordener et la plate-forme elle-même, nécessitant un éventuel aménagement en terrasses. Et la présence du faisceau de voies ferrées permettant une ouverture, mais occasionnant des nuisances sonores. La tension monte dans l'assistance amenant Michel Neyreneuf, adjoint au maire du 18e chargé de l'urbanisme, à préciser qu'il ne s'agit que d'une phase de démarrage et de réflexion sur laquelle se construira le projet avec le comité de suivi (voir encadré).

« Trop dense »

Tension toujours palpable lorsque la parole est donnée à la salle. Objection principale : la densité de la population est telle dans cette partie du 18e qu'il n'est pas bon d'ajouter de nouveaux logements. Question corrélée à celle du manque d'espaces verts : 4 000 m², c'est ridiculement peu pour certains des intervenants qui proposent que l'entière parcelle devienne espace vert. Le problème de l'embouteillage quasi permanent des rues Ordener et des Poissonniers est évoqué par des riverains soucieux de voir le trafic encore augmenter. Veiller à garder le patrimoine de la SNCF, argument repris par des représentants d'associations et par cet habitant du grand immeuble de l'allée d'Andrézieux, ancien cheminot, évoquant le Monument aux morts du dépôt de la Chapelle. Le manque d'équipements, de lieux d'activités pour les jeunes et même très jeunes a été porté par un membre de l'association Culture sur cour, précisant que le quartier Ami-

raux/Simplon/Poissonniers a la plus forte concentration d'écoles et collèges de tout Paris. Enfin les intervenants ne lâchent rien sur la concertation : concerter d'accord, mais à condition de pouvoir remettre en cause les chiffres – pourquoi 500 logements, pourquoi un hôtel ?

Le 26 rue Ordener

La parole se déliant, les questions connexes sont posées aux élus et experts qui n'ont pas toutes les réponses : oui, le gymnase situé derrière le 122 rue des Poissonniers ouvrira en 2019 et son toit végétalisé sera accessible au public. La question du 26 rue Ordener, elle, ne trouve pas réponse. C'est une opération immobilière privée sur une propriété de la SNCF mais dans laquelle la Ville est impliquée du fait de l'obligation d'y construire des logements sociaux. Une opération sur un immeuble de neuf étages, qui malgré sa situation face au secteur en question n'a pas été (du fait de l'antériorité de la procédure) incluse dans l'opération Ordener-Poissonniers... mais qui prévoit 150 logements. La salle a vite fait le compte : 500 + 150 soit 650 logements supplé-

mentaires.

Une réunion d'information utile par la franchise des interventions. Et du pain sur la planche pour le comité de suivi qui va démarrer ses travaux de concertation (voir encadré). Afin, selon un « simple » participant du nom de Daniel Vaillant, de savoir en faire « un beau projet si on prend son temps sans en perdre ».

Brigitte Bâtonnier

□ www.paris-nord-est.imaginons.paris

Ground Control fermera après la Nuit Blanche

Des rumeurs faisaient état d'une éventuelle prolongation du bail signé par la SNCF avec Ground Control pour occuper l'ancien dépôt de La Chapelle promis à destruction. Interrogée par *Le 18e du mois*, Caroline de Jessey, directrice de la communication de la SNCF, dément cette information. Mais elle précise que le principe d'une occupation du site pour l'année 2016 est à l'étude car elle constitue un bon dispositif anti-squat. Nous n'avons pas d'autres précisions pour l'instant mais il est fort probable que l'activité retenue sera moins bruyante que les débuts de Ground Control. Dès son ouverture, un collectif de riverains s'était créé pour protester contre les nuisances occasionnées par l'activité nocturne. Les efforts des organisateurs n'y ont rien fait.

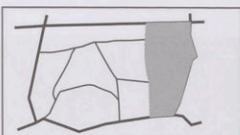
Pour rappel, fin 2016, ce dépôt historique sera détruit pour laisser place à un programme de logements sociaux, car la SNCF entend jouer sa part dans l'effort parisien pour améliorer l'offre locative dans la capitale.

S. B.

Le Comité de suivi

Qui peut y participer ? Toute personne intéressée par l'aménagement dudit secteur. Sous quelles conditions : une seule, celle de s'engager à participer à 4 réunions par an sur la durée ; c'est-à-dire jusqu'en 2023.

Le Comité de suivi présidé par le maire d'arrondissement travaille à la construction du projet avec les experts. La première réunion du Comité de suivi de l'aménagement Ordener-Poissonniers se tiendra le 6 octobre à 19h à la mairie du 18e. ■



Esplanade des Jardins d'Éole : La clôture passe mal

Vent debout contre la barrière autour de l'esplanade du Maroc, l'association des Jardins d'Éole a adressé un courrier indigné à Anne Hidalgo, maire de Paris et Éric Lejoindre, maire du 18e.

Rendez-nous notre esplanade, si grande, si belle, si utile ». L'association Les Jardins d'Éole est en ébullition. Pourquoi cette colère ? À cause de la mise en place au début de l'été d'une clôture le long du théâtre du Grand Parquet (voir notre n° de septembre 2015) puis fin juillet d'un nouveau barriérage fermant entièrement l'esplanade du Maroc. La direction des espaces verts a lancé en juin un appel d'offres pour des travaux de serrurerie en vue de la fermeture partielle du parvis des jardins d'Éole. Prévus pour le 1^{er} septembre, les travaux n'ont pas encore commencé.

« Cet espace public était auparavant ouvert à tous et en tout temps, peut-on lire dans la lettre ouverte que l'association a adressé à Anne Hidalgo, maire de Paris et Éric Lejoindre, maire du 18e. *C'est ainsi que nous les habitants, l'avions voulu. C'est ainsi que Michel Corajoud l'avait dessiné. C'est ainsi que Bertrand Delanoë l'avait inauguré.* »

Dans la ZSP

Pourquoi cette clôture ? Le jardin de plus de 4 ha est devenu un point de chute des toxicomanes chassés par

les opérations de réhabilitation du nord-est parisien. En 2013, il a fermé plusieurs semaines pour rénovation. L'espace vert a été inclus dans le périmètre de la zone de sécurité prioritaire Stalingrad-Curial-Cambrai. Mais, au printemps dernier, la responsable de la communication du théâtre du Grand Parquet a été agressée violemment par un toxicomane. C'est à la suite de cette agression que la Ville a décidé de placer un barriéra-

ge de sécurité autour du théâtre. Comme le réclamait l'équipe du Grand parquet.

« Depuis son arrivée sur l'esplanade du Maroc il y a trois ans, le Grand parquet n'a pas été accompagné par les pouvoirs publics, s'insurge Daniel Keller, président de l'association les Jardins d'Éole. Des gens urinaient sur les murs, ils ont été cambriolés. Il a fallu une agression violente pour que la Ville réagisse.



Ces grilles remettent en cause le projet initial d'esplanade ouverte sur la ville.

Mais n'y avait-il pas mieux à faire que de poser des grilles ? »

Espace abandonné

Pour l'association, l'esplanade est devenu un angle mort pour les différents services de la Ville. « Le personnel du jardin ne savait pas que la place était sous l'autorité de la direction des espaces verts », raconte Daniel Keller. Du coup tout le monde s'est renvoyé la balle entre la voirie, les espaces verts, la propreté et même la préfecture. « De ce fait, l'esplanade a été presque volontairement abandonnée, peut-on lire dans la lettre ouverte. Non-surveillance par les agents des espaces verts, non prise en compte du nettoyage, non-réouverture de la porte d'accès près de la crèche, fermeture de quatre accès du jardin sur sept, fermeture des w.-c. publics. »

« L'esplanade est devenue un coin, décrit Daniel Keller. La grande porte a été fermée à cause de rodéos en scooter. On arrive à l'ouvrir une fois par mois pendant six heures au moment du troc livre ». Et d'ajouter que des installations anti-scooter existent au square Léon, pourquoi ne pas les avoir installées à Éole ? Pourquoi fermer l'esplanade plutôt que d'occuper l'espace public en y organisant des animations, comme c'est le cas esplanade Nathalie Sarraute ?

L'association demande donc le retrait du barriérage et la tenue d'une réunion de concertation avec les associations du quartier.

Nadia Djabali

Les p'tits restos du marché de l'Olive

Sous la halle, plusieurs traiteurs offrent aussi la possibilité de se restaurer sur place.

En plus de ses fruits et légumes frais, poissons, viandes et fromages le marché couvert de l'Olive propose depuis sa réouverture en septembre 2010 des traiteurs restaurants. À emporter ou sur place, chaque stand dispose tables et chaises pour vous accueillir. Les saveurs du monde vous attendent.

« Aroi » en thaï veut dire « très plaisant d'un point de vue gustatif ». Kochapane, cheffe du restaurant Aroi Thaï cooking a ouvert il y a tout juste un an. Elle propose une cuisine sans glutamate à base de fruits et légumes frais. Curry vert, tofu japonais et pâte de konjak agrémentés de légumes frais thaïs au lait de coco, et parsemés

de basilic thaï, suprêmes de poulet marinés aux herbes thaïes croustillantes dans une sauce au tamarin sont quelques uns des plats qu'elle propose. Traiteur d'événements, Kochapane crée des sculptures sur fruits et légumes. Elle donne aussi des cours de cuisine thaïlandaise sur demande et intervient dans des associations.

□ Tél. : 06 30 30 02 20
www.aroi-thaicooking.com

L'étoile du Sud, 100 % marocain berbère d'Agadir offre une palette de tajines et couscous au poulet ou végétarien, des salades, des pastillas et des pâtisseries orientales. Si vous faites un petit tour dans le 3e arrondissement, ils sont aussi installés dans le

célèbre marché des Enfants rouges.
□ Tél. : 01 40 36 20 29
myalibouabani@gmail.com

Aux olives vertes et noires, avec la milanaise et son escalope de veau, la sicilienne et ses polpettes (boulettes de viande), la pannacotta aux différents parfums, le tiramisu, les pizzas : c'est l'Italie rue de l'Olive. Vous pouvez aussi acheter des pâtes, de l'huile d'olive, de la buratta et faire appel à Mohamed pour différents événements.

□ Tél. : 06 83 25 04 99

Pour notre plus grand bonheur, les restaurateurs du marché de l'Olive préparent tout sur place. Du frais et fait maison !

Nadia Dehmous

Nouveau centre de santé en avril 2016

Un centre de santé soutenu à hauteur de 200 000 euros par la Ville de Paris devrait ouvrir en avril 2016 à l'angle des rues Pajol et Romy Schneider.

Ce nouvel espace médical, géré par l'association Marie-Thérèse, réunira généralistes, spécialistes, soins infirmiers et dentaires. Cette association possède déjà deux centres de santé basés à Malakoff et dans le 14e arrondissement de Paris dans les locaux de l'hôpital Saint-Joseph. ■



L'atelier des peintres en décors ou l'art du trompe l'œil

Au dessus de la porte d'entrée, sur fond de peinture symbolisant le bois et le marbre, un panneau rectangulaire annonce « L'atelier des peintres en décors - formation professionnelle. »

Après avoir enseigné chez les Compagnons et dans divers établissements en France, Pierre Le Goariguer décide de fonder en 1999 sa propre école de peinture décorative installée dans un premier temps à Bagnolet. « Nous sommes dans le 18e depuis six ans. L'atelier a vocation de donner le goût et de susciter la passion de la peinture décorative à un large public, confie le responsable de l'équipe pédagogique, qui enseigne la peinture décorative traditionnelle française depuis 35 ans. Pour lui, venir à l'Atelier, c'est apprendre un métier passionnant, devenir un vrai professionnel et enrichir son savoir-faire.



Les élèves venant de tous les horizons débutent leur nouvelle vie de peintre en décors.

Entre chantiers et école

Aujourd'hui, l'atelier s'adresse tant aux débutants qu'aux professionnels confirmés. Stages de perfectionnement d'une semaine et sessions longues de six à dix mois sanctionnées par le diplôme de peintre en décors, la formation est assurée par une équipe de professionnels en activité qui

partagent leur temps entre leurs chantiers et la rue du Mont-Cenis.

Marie-France Desbonnet, Muriel Roudenko-Bertin et Hacène Zouine enseignent l'imitation des bois et des marbres « à la française », les effets de patine traditionnelle et moderne, les techniques du trompe-l'œil pano-

ramique, l'ornementation polychromique, la dorure, la chaux, l'art de la fausse moulure, les enduits décoratifs, le filage et les pochoirs.

Des profils différents

« Les élèves intègrent l'école après un test de dessin, précise Julie

Lecoq, responsable de la gestion et de l'administration. Agés de 18 à 65 ans, ils viennent de l'artisanat, du spectacle et du bâtiment. »

La profession tend à se féminiser. On trouve également des personnes en reconversion professionnelle et des demandeurs d'emploi. Comme Myriam Crid, aide soignante de 54 ans qui a connu l'école par hasard et pour qui décrocher le diplôme est très important.

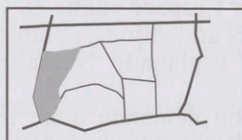
Nadège Philibert (43 ans) vient du secteur bancaire. « Pendant la session, j'ai aimé évoluer dans un milieu intimiste. Je souhaite maintenant travailler pour les entreprises et les particuliers ».

Jérémy Filet, peintre en bâtiment, a découvert cette école grâce à sa femme qui un jour est passée devant. « J'avais vraiment envie de découvrir la peinture décorative, s'enthousiasme le jeune homme de 29 ans. J'ai pris un congé individuel de formation et je désire travailler dans le patrimoine, comme salarié ou à mon compte. »

Après 15 ans d'existence, l'atelier est devenu une référence dans le métier, d'autant qu'on constate un regain dans la demande en provenance des États-Unis, de la Russie et des pays du Golfe.

Depuis son ouverture, 24 sessions longues ont été proposées et plus de 360 élèves ont obtenu leur diplôme.

Michel Germain



Grandes Carrières

Stade Championnet : une pétition à 10 000 signatures

Le projet de la mairie concernant la construction d'une crèche, d'une piscine et d'un immeuble de sept étages sur le stade Championnet, qui perdra beaucoup de sa superficie, ne plaît pas du tout aux riverains et usagers du stade. La pétition « Pas touche le stade », qui circule depuis juin, a atteint les 10 000 signatures le 10 septembre 2015.

« Pas touche le stade » est en train de se constituer en association, avec la venue de juristes en droit public pour étudier le projet dans le détail. « Ce projet n'a jamais été présenté aux conseils de quartier. Les élus du 18e sont dans un étai, ils doivent fournir

leur quota de logements sociaux à la mairie centrale. Nous sommes prêts à leur présenter tous les espaces vides, les logements vacants. Rien qu'au 183 rue Ordener, dans la cité des artistes, il y a 2 500 m² libres au sol, ils peuvent construire l'immeuble là-bas », propose François Godard, réalisateur et habitant du 18e.

Au conseil d'arrondissement du 14 septembre, au moment de la question au maire, une trentaine de personnes se lève dans le silence et présente, en signe de désapprobation l'affiche « Pas touche le stade », qui sonne comme un slogan.

Pierre-Yves Bournazel (LR) pose la question « du devenir du stade » au

maire et finit son allocution par : « Nous pensons qu'il est légitime de classer en zone urbaine verte l'ensemble du lieu afin de le protéger aujourd'hui et demain de tout danger de densification. Monsieur le Maire, pouvez-vous vous engager ici pour cette classification ? ».

Le maire explique en réponse qu'« un projet une fois voté, pour être retravaillé exige un certain nombre d'aller-retours avec diverses structures... Pour construire ce type de projet urbain, il faut d'abord en discuter avec les conseils de quartiers, les collectifs, les habitants de toutes les hypothèses ».

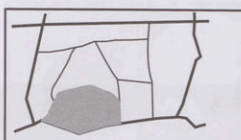
Gilles Jeudy

« O Q de poule » en sursis

Nous vous parlions dans notre numéro de juin des ennuis judiciaires de Dolorès

Grivotet, l'attachante gérante du bar-restaurant O Q de Poule, au 53 rue du Ruisseau. Attaquée par sa propriétaire pour nuisances sonores, elle a écopé fin juillet d'un sursis de cinq mois, avec obligation d'insonoriser le local et interdiction d'organiser des concerts. Une seconde audience est prévue le 12 octobre quant au préjudice de la propriétaire de l'immeuble. En effet, celle-ci est attaquée par le locataire du premier étage et, par ricochet, réclame 12 000 € à la gérante ! **P.Y.**

□ 109 rue du Mont-Cenis, 01 42 54 46 04, infos@peintresendecors.fr, decors.fr, www.peintresendecors.fr



Montmartre

Fin de l'étai cité Germain Pilon



DR

Ils tenaient les murs depuis 1982. Jusqu'au début des années 2000, ils se dressaient fièrement le long des immeubles du 3, du 10 et du 5 cité Germain-Pilon. Lorsque ce dernier a été restauré, la moitié des étais a été déposée. Au fil des années, ils avaient connu quelques péripéties et diverses avaries. Un incendie en 2012. Et même la chute de l'un d'entre eux en 2013, à la suite de quoi on avait posé un plancher pour passer dessous sans danger.

Le dernier morceau, tombé en avril 2015, a précipité leur sort et signé leur dégringolade. La Préfecture de police

ayant menacé de déclarer en péril l'immeuble concerné, les propriétaires se sont finalement mis d'accord pour le conforter. Et les fameux étais ont été démontés au mois de juillet, permettant à la lumière de pénétrer dans les rez-de-chaussée, redonnant un horizon aux maisons du fond de l'impasse et surprenant les piétons de la rue Germain-Pilon. Les riverains ne sont pas restés de bois et ont fêté dignement l'événement par un banquet le 26 septembre. Histoire de se réapproprier l'espace bouché pendant plus de 30 ans et d'étayer leurs relations.

Anne Farago

Le vent du nord souffle au Théâtre Ciné 13

Daniel Glattauer, auteur autrichien, a adapté pour la scène son best-seller publié en 2006, sa pièce fût jouée tout le mois de juillet au théâtre de La Luna à Avignon. Devant le succès rencontré, elle est reprise au Ciné 13 pour cette rentrée théâtrale.

Un message reçu par hasard peut-il bouleverser une vie ? En voulant résilier un abonnement, Emmi Rothner se trompe d'adresse et envoie un mail à un inconnu, un certain Léo Leike. Peu à peu, un dialogue s'engage entre eux, par mail uniquement. Une réponse en entraînant une autre, ils entament une correspondance. Leur répartie, leur curiosité et leur tempérament les plongent dans des échanges de mails endiablés. Alors même qu'ils décident de ne rien révéler de leurs vies respectives, ils cherchent à deviner les secrets de l'autre. De plus en plus attirés et dépendants, Emmi et Léo repoussent le moment fatidique de la rencontre. Un jour, pourtant, ils décident de se donner rendez-

vous dans un café bondé de la ville en s'imposant une règle : reconnaître l'autre avec interdiction de lui parler...Quoi de plus excitant que de se confier à un inconnu ?

Comédie romantique pleine de rebondissements où se mêlent jeu, humour et sensualité. Une histoire qui bouscule la vie dans le virtuel d'internet. Ce vent du nord nous décoiffe. Cette chanson pleine de délicatesse dotée d'une mise en scène astucieuse, utilisant des éléments modulables, est un échange insolite disputé comme un ping pong numérique. Grâce à l'interprétation lumineuse de deux excellents comédiens, Caroline Rochefort, pétillante, malicieuse, minutieuse, émouvante à souhait, accompagnée de son accent du vent du sud et Stéphane Duclot plein d'humour et de dérision communicatives. Un moment de théâtre rafraîchissant à recommander par ces temps de morosité ambiante.

Michel Cyprien

□ Du 1er octobre au 23 janvier 2016.
1, avenue Junot.01 42 54 15 12.

18e Culture

Les Ateliers Francœur, de l'art plaisir pour tous

Alors qu'elle entame sa quatorzième année d'existence, la petite association d'enseignement artistique tourne à plein régime.



Le théâtre à tous les âges constitue l'une des activités importantes des Ateliers Francœur.

Dirigés par Erwan Creignou et Agathe Chouchan, les Ateliers Francœur proposent à leurs presque 500 membres plus de 40 ateliers par semaine, de 3 à 103 ans. « Les Ateliers Francœur, c'est du théâtre, de la musique, du chant, de la danse, de la peinture », lit-on sur leur site internet. On pourrait ajouter le cinéma, le Café senior, mais l'essentiel est ailleurs : aux Ateliers Francœur, la passion pour les arts et la soif de transmettre placent le plaisir au cœur de l'apprentissage.

Des enseignants artistes en activité

« Agathe et moi-même sommes comédiens », explique Erwan, fondateur de l'association avec sa compagne. « Nous avons voulu dès le départ, en 2002, que les enseignants soient des professionnels en exercice, habités par la passion de leur métier et désireux de transmettre aux autres. » En conséquence, tous les intervenants sont rémunérés. « À ce jour, nous comptons près de 500 élèves, de l'âge de 3 ans pour les ateliers d'éveil à la doyenne de 85 ans au Café senior », détaille Erwan. « Beaucoup de monde en plus depuis nos 80 inscrits de la première année ! En fait, nous approchons de la crise de croissance. » Car l'association n'a aucun salarié permanent ni administrateur et s'autofinance. Il n'empêche, le nombre d'activités augmente tous les ans et Erwan et Agathe ne sont jamais à court d'idées. « Certaines comme le théâtre en anglais, le hip-hop pour

adultes, les ateliers couture n'ont pas assez marché, voire ont été de vrais "bides", mais d'autres sont des réussites comme la chorale pop, les stages cinéma, le Café senior ou l'Université populaire », explique Agathe.

Pour tous les âges, pour tous les goûts

Les Ateliers Francœur sont des touche-à-tout : théâtre, théâtre en anglais, éveil musical, comédie musicale, hip-hop (rap, djing, break dancing, graffiti, beatboxing), dessin, atelier cinéma (techniques du son, de l'image, de la mise en scène, du montage et de la production), danse, chorale, chorale pop ou encore swing senior, zumba, guitare. Les professeurs sont très motivés. « Une des clés de la qualité des intervenants est d'apporter des envies et des idées » ajoute encore Agathe. Ils pourront alors s'attacher à créer un esprit de groupe pour la préparation du projet collectif : monter un spectacle pour la fin de l'année. Avec l'assistance des comédiens et metteurs en scène professionnels, les spectacles sont étonnants de qualité et d'implication. Pièces de théâtre, comédie musicale, chorales, vernissage des œuvres ou projection des films, ce sont de grands moments pour les adultes et les enfants, et bien sûr pour leurs parents.

Stéphane Bardinnet

□ Ateliers Francœur, 26 rue Francœur et 121 rue Caulaincourt, 01 42 23 31 41, lesateliersfrancoeur.fr
Tarifs : de 250 à 390 € à l'année pour une heure par semaine, plus une adhésion de 15 €.

Une rescapée du Titanic au cimetière Saint-Vincent à Montmartre

Léontine Pauline Aubart chantait et dansait dans les cabarets de la Butte quand elle rencontra le riche Américain avec qui elle a embarqué sur le célèbre paquebot.

Le 4 novembre 2004, à Montmartre, dans le cadre d'une cérémonie diligentée par sa filleule, Annie Panier, au cimetière Saint-Vincent, la date de décès de Léontine Aubart dite Ninette est enfin complétée. La mention exceptionnelle « *Rescapée du Titanic* » est, avec la permission de la mairie de Paris, explicitement inscrite en lettres d'or sur sa tombe, en présence de proches, de membres de l'Association Française du Titanic et du responsable des cimetières de Paris.

En effet, Ninette Aubart a fait partie, en avril 1912, des 2 201 personnes, dont 49 Français, qui embarquèrent à bord du célèbre paquebot. En 1916, au moment de l'achat de sa sépulture au cimetière de Saint-Vincent, elle fait graver par anticipation les indications suivantes : « *NINETTE AUBART 1887-19..* », laissant le soin à l'un de ses proches de compléter ultérieurement sa date de décès. Il aura donc fallu attendre... quarante ans car elle est décédée en 1964 ! Sa tombe est située dans la 13e division du cimetière Saint-Vincent, pas très loin de celle de du peintre Maurice Utrillo et à côté d'un mur jouxtant son cabaret favori, le Lapin Agile.

Ouvert en 1831, le cimetière Saint-Vincent est le plus récent de notre arrondissement après celui du Calvaire, à côté de l'église Saint-Pierre de Montmartre et celui du Nord communément appelé « cimetière Montmartre ». Jusqu'en 1909, son entrée se trouve au 40 de la rue Saint-Vincent puis est déplacée dans la rue Lucien Gaulard qui vient d'être percée. Trop petit, le cimetière est fermé en 1858. Devenu parisien, suite à l'annexion de 1860, il est rouvert mais réservé aux concessions perpétuelles. Une concession perpétuelle peut être conservée aussi longtemps que la famille le souhaite, à condition d'entretenir la sépulture et de faire la preuve du lien de parenté avec le premier acheteur sous peine de voir le cimetière reprendre possession de la concession.

Qui était Ninette Aubart ? Dans quelles circonstances, cette Parisienne issue d'un milieu modeste s'est-elle retrouvée parmi les passagers de première classe du Titanic ?

L'apprentie artiste et le roi du cuivre

Fille d'une passementière et d'un employé de commerce, Léontine Pauline Aubart est née à Paris le 20 mai 1887. Devenue une jeune femme séduisante et sensuelle, blonde aux yeux clairs, elle est rapidement attirée par l'univers du chant et de la danse. Comme d'autres femmes de sa génération partageant la même ambition, elle tente d'exercer ses talents dans les cafés-concerts, les scènes de théâtre et les caba-

rets, en vogue à l'époque, sous le pseudonyme de Ninette.

Grâce à cette activité, elle accède à des sphères sociales et à des milieux artistiques, culturels et politiques variés que sa naissance n'aurait pas. Elle a fréquenté des personnes de la grande bourgeoisie, de l'industrie, de la banque, voire de l'aristocratie.

C'est ainsi qu'en 1910, elle fait la connaissance, lors d'un cocktail après un spectacle, de Benjamin Guggenheim, un homme d'affaires américain qui, l'ayant vue sur scène, s'est exclamé de façon désinvolte « *Celle-ci, il me la faut !* ».

Héritier d'une très riche famille de l'industrie du cuivre, Benjamin Guggenheim est né en 1865, aux États-Unis, à Philadelphie. Marié et père de trois filles, il aime s'encanailler dans les cabarets de la capitale et notamment ceux de la butte Montmartre. Depuis qu'il est devenu en 1909 le président de l'*International Steam Pump Company*, qui participe à la construction des ascenseurs de la Tour Eiffel et dont le siège est à Paris, il possède un appartement au 57 avenue Montaigne.

Peu après leur rencontre, la jeune Française de 23 ans et l'opulent industriel entament une liaison. Grâce à Guggenheim, Ninette va alors connaître une existence fastueuse. Son amant la couvre de cadeaux, de bijoux somptueux, de vêtements de haute couture. Il l'emmène à l'opéra, dans les restaurants à la mode, dans les music-halls... Néanmoins, leurs lieux de sortie de prédilection resteront les cabarets montmartrois dont ils aiment l'âme et l'esprit de bohème, et notamment le très renommé Lapin Agile.

Après sa rencontre avec Guggenheim, Ninette va habiter dans un hôtel particulier d'un très beau quartier de Paris et bénéficiera des services d'une femme de chambre et dame de compagnie, du même âge qu'elle, Emma Sägerser.

Au printemps 1912, Benjamin Guggenheim, bien qu'heureux auprès de Ninette, souhaite absolument retourner à New York pour assister à l'anniversaire de sa fille cadette qu'il n'a pas vue depuis huit mois. Le millionnaire a déjà réservé sa cabine sur le paquebot Lusitania qui doit partir de Cherbourg. Ninette Aubart le suit.



Amoureuse de Montmartre, Ninette Aubart a voulu être enterrée au cimetière Saint Vincent, tout près du cabaret du Lapin agile qu'elle aimait tant.

Elle sera accompagnée d'Emma et Benjamin, de son valet, Victor Giglio, et de son chauffeur et homme à tout faire, René Pernot. Les bagages sont prêts mais le départ est différé car le Lusitania connaît des avaries. Le Carmania est prévu pour le remplacer mais l'industriel américain préfère voyager, depuis Cherbourg, sur un autre transatlantique dont tout le monde parle et qui s'apprête à faire sa traversée inaugurale, le Titanic.

Le paquebot le plus beau et le plus sûr du monde

Construit pour la compagnie maritime britannique *White Star Line*, le Titanic est considéré en 1912 comme le plus luxueux et le plus grand paquebot de tous les temps. Il est long de 269 m, large de 28, haut de 52 m dont 10,5 seulement sous l'eau et pèse 46 328 tonnes. Il est réputé insubmersible en raison de sa double coque en plaques d'acier divisée en seize compartiments étanches dont chacun peut être isolé des autres par une porte coulissante en cas d'incident. Pour cette raison, ses armateurs n'ont pas prévu autant de places dans les canots de sauvetage que de personnes à bord.

Le Titanic impressionne aussi par son luxe dont bénéficient les voyageurs les plus riches : piscine, bains turcs, gymnase, jardin d'hiver, court de squash, électricité et chauffage dans toutes les chambres, des salles à manger, des salles de bains et des toilettes, des restaurants et des cafés, plusieurs salons ainsi qu'un escalier sculpté dans le style Art Nouveau et un dôme lumineux...

Le 10 avril 1912, il entame son voyage inaugural et part de Southampton en Angleterre pour rallier New York via Cherbourg. Il transporte

Ils aiment l'âme et l'esprit de bohème des cabarets montmartrois.

D.R.



Benjamin Guggenheim et Ninette Aubart au temps de leur liaison.

2 201 voyageurs dont 885 membres d'équipage.

Les passagers se répartissent en trois classes. En première, les industriels, les hommes d'affaires, les hommes politiques, les militaires. Ce sont principalement des Américains. En deuxième classe se côtoient les universitaires, les ecclésiastiques, les gens de lettres et les touristes. La troisième classe regroupe les nombreux immigrants irlandais, scandinaves ou européens de l'est. Une quarantaine de nationalités est représentée à bord dont 49 Français : 31 passagers et 18 membres d'équipage.

Par discrétion, Benjamin Guggenheim et Ninette occupent des cabines de première classe séparées : l'homme d'affaires et Victor Giglio occupent la cabine B-82 tandis que Ninette et Emma Sägerser demeurent dans la cabine B-35. Seul René Pernot séjourne en deuxième classe.

Les femmes et les enfants d'abord !

Du 11 au 14 avril, bals, fêtes et dîners d'apparat se succèdent. Ninette se réjouit de voyager en compagnie de la meilleure société sur le plus beau bateau du monde. Coquette, elle a apporté une vingtaine de paires de chaussures et de robes, des chapeaux et des dizaines de pièces de lingerie fine. Elle n'a pas non plus oublié de placer dans ses coffrets les bijoux offerts par son amant dont les plus beaux sont en or serti d'émeraudes.

Le 14 avril 1912 à 23h40, dans l'océan Atlantique nord, au large de Terre Neuve, le paquebot heurte un iceberg sur tribord avant.

« À côté du Lapin Agile, lorsque je serai sous terre, ce sera moins triste. »



D.R.

Un des salons de première classe du Titanic

Vers 0h05, le commandant décide de faire embarquer les passagers sur les canots de sauvetage, réservés par priorité aux passagers de première. Prévenus par les stewards, ils commencent à se rassembler vers 0h15.

Ninette et Emma, qui ont ressenti la première secousse, décident de réveiller Benjamin Guggenheim mais Victor Giglio, son valet, qui ne croit pas au danger, leur répond : « Rien à faire des icebergs ! Qu'est-ce que c'est un iceberg ? ». Rassurées, elles retournent se coucher mais peu après Guggenheim, averti de la gravité de la situation, les conduit jusqu'aux canots de sauvetage tout en restant optimiste. Ninette ne veut pas quitter son bien-aimé mais un steward la pousse dans le canot de sauvetage n°9.

Elle perd l'équilibre et se casse la cheville ; une blessure qui la fera souffrir tout le reste de sa vie. Vers 1h20, après avoir assisté à la mise à l'eau du canot, Guggenheim participe à l'organisation des secours.

Personne ne peut dire, bien entendu, quelle aurait été l'évolution de la relation entre Ninette Aubart et Benjamin Guggenheim. Selon le témoignage de l'assistant steward Henry Samuel Etches, les derniers mots de Guggenheim furent ceux-ci : « Si quoi que ce soit devait m'arriver, dites à ma femme, Floretta, à New York, que mes der-

nières pensées ont été pour elle et nos filles, que j'ai fait de mon mieux pour remplir mon devoir envers les femmes et les enfants malchanceux de ce navire. Aucune femme, aucun enfant ne sera abandonné à bord de ce bateau parce que Benjamin Guggenheim se sera comporté en lâche. »

Le Titanic va couler en moins de trois heures à 2h20 le 15 avril. De leur embarcation, Ninette et Emma assistent à sa disparition. Environ 1 500 personnes périssent et 700 sont rescapées. Morts dans le naufrage, les corps de Benjamin Guggenheim, de René Pernot et de Victor Giglio n'ont jamais été retrouvés ou du moins identifiés.

« Moi sauvée mais Ben disparu »

Ninette et Emma Sägerser sont sauvées par le Carpathia de la Cunard Line. En effet, un de ses opérateurs radio a pu capter les messages de détresse du Titanic alors qu'il était sur le point d'aller se coucher. À bord du Carpathia, soulagée d'être en vie, Ninette envoie à sa famille un marconigramme, un message transmis par télégraphie sans fil, dont le contenu est le suivant « Moi sauvée mais Ben disparu ». Elle a tout perdu avec la disparition de l'homme qui devait changer sa vie. Elles arrivent à New York le 18 avril 1912 sans ressources. À la descente du Carpathia, Ninette est même prise, par erreur, pour la femme légitime de Benjamin Guggenheim.

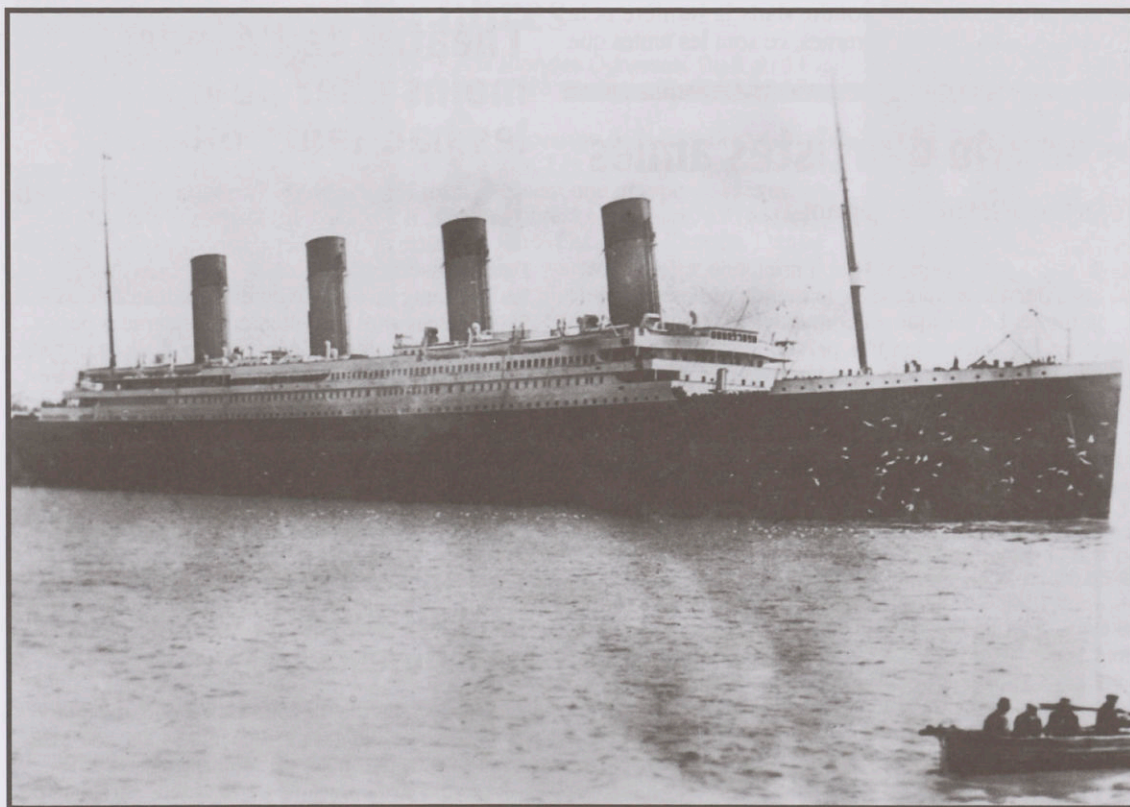
Ignorant la disparition de Benjamin, ses frères viennent le chercher à l'arrivée du Carpathia, découvrent l'existence de Ninette et lui proposent un dédommagement en échange de son silence. À New York, elle va être recueillie quelques semaines, avec sa femme de chambre, dans un hôtel de la trente-huitième rue.

Le 3 mai 1912, elles repartent vers à Paris à bord du paquebot Adriatic via Liverpool. De retour en France, Ninette Aubart se bat avec les assurances de la White Star Line pour recevoir une juste compensation des biens qu'elle a perdus mais surtout de sa blessure à la cheville. En 1927, elle se marie, divorce au bout de sept ans puis refait sa vie avec un éminent journaliste économique titulaire de la Légion d'Honneur, Alexis Caille.

Sur les 49 Français présents sur le Titanic, 19 ont survécu au naufrage (huit femmes, six hommes et cinq enfants). Il s'agit de passagers de première classe et de femmes et d'enfants de deuxième classe.

En souvenir de sa rencontre avec Benjamin Guggenheim et amoureuse du Montmartre de la Belle-Époque, Ninette a absolument voulu y être enterrée et déclarait avec humour à son entourage : « Vous savez, si j'ai retenu, dès 1916, ma tombe à côté du Lapin Agile, c'est parce que lorsque je serai sous terre, ce sera moins triste car j'entendrai rire et chanter ! »

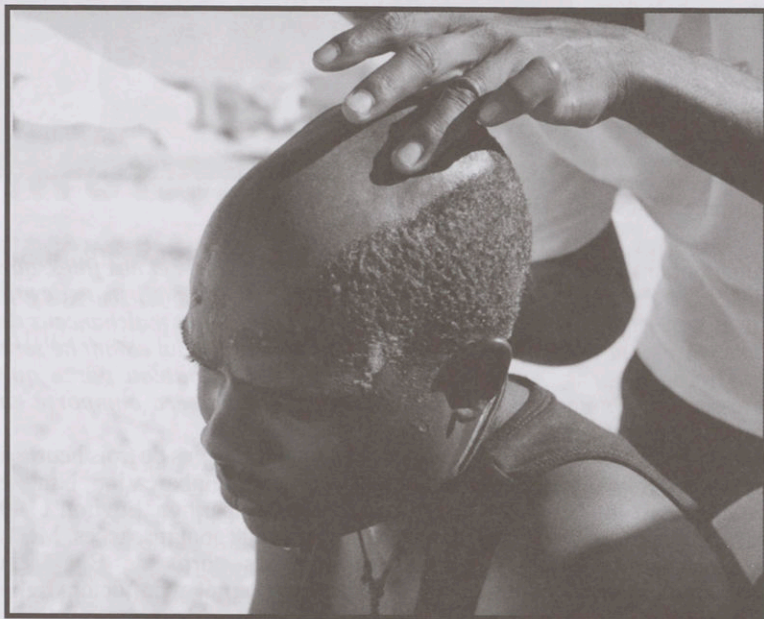
Annick Amar



L'immense Titanic mesurait 269 m de long ; la barque à proximité fait ressortir ses dimensions impressionnantes.

Photo : l'empire de la détresse

Pour ses cinq ans, le Bal crée le Prix jeune création et expose son premier lauréat, qu'il se propose d'accompagner pendant deux ans.



Un des clichés de la série Empire de Samuel Gratacap, le lauréat du prix Le Bal de la jeune création avec l'ADAGP.

Le photographe Samuel Gratacap a suivi pendant plusieurs années le quotidien d'un camp de réfugiés. Loin de l'instantané de presse, son travail se distingue par la délicatesse avec laquelle il s'approche des corps. À travers différents médiums (polaroids, vidéo...), noir et blanc et couleurs, il nous découvre le camp de Choucha, en Tunisie, à 5 km de la frontière libyenne, sorti du désert d'abord comme un accueil d'urgence pour des populations fuyant la guerre. Les rejoignent des migrants en provenance d'Afrique de l'Ouest, mais aussi des Irakiens, des Bengalais... L'Agence des Nations unies pour les réfugiés (UNHCR) ouvre des bureaux et structure le camp. À la fin de l'année 2012, les demandes d'asile ont été examinées. Au printemps suivant, le

camp est fermé, alors que des centaines de déboutés y demeurent. L'électricité, puis l'eau sont coupés. La nourriture n'est plus livrée. L'artiste fait des images pour « représenter un lieu qui n'aurait jamais dû exister et qui est voué à disparaître », « un lieu où personne n'aurait rêvé de vivre mais où des gens ont vécu, par centaines, plusieurs années ». Le camp ne sera sur aucune carte. On sait que les cartes sont des lieux de pouvoir, façonnés par le pouvoir. Alors Samuel Gratacap dresse en « cartographe profane », un plan détaillé du camp. Résumé de l'Afrique (et au-delà) par les nations présentes, il apparaît comme un microcosme avec ses commerces, ses services, mais un microcosme cerné par les militaires. L'artiste filme et photographie aussi les mots du camp. Mots de la bureaucratie humanitaire, mots de la révolte ou du désespoir de ces vies piégées dans ce lieu voué à être avalé par le désert. Nouveaux mots aussi, comme « hot spot », qui hérisse le photographe, pour désigner ces gares de triage de la misère. Pour lui la photographie est un « moyen d'accès à une réalité, non une fin. Elle se transforme suivant les réalités rencontrées : portraits, reproduction de documents ou reprise d'images d'amateurs ». Dans des polaroids surexposés, on voit les hommes de Choucha, piégés dans cet espace, cette trappe spatio-temporelle, se dissoudre dans la lumière et le vent. Mais avant les hommes, ce sont les tentes que

montre le photographe : multiples portraits de tentes, vaisseaux de toiles plus ou moins dépareillées, sanglées contre le vent et la poussière. On devine le caractère de chacune, certaines bricolent un fronton, avec une natte un portail, humble tentative de portail monumental.

Vivre ensemble

C'est cette vie, ces tentatives de vie dont on s'approche en descendant au sous-sol, où la couleur revient. Si Samuel Gratacap a consacré son travail à Choucha, c'est aussi pour témoigner de l'« invention d'une vie communautaire ». Il dit son admiration devant la « force de vivre ensemble dans un lieu aussi hostile et dans l'incertitude de leur destin » « temps passé sur place » et qui fait évoluer sa photographie. D'abord très loin des gens, il les approche, drapés contre le vent, ou suspendus devant les résultats des procédures de demandes d'asile qui les font entrer et sortir des cases gagnantes : « cas prioritaires », « cas vulnérables »... Samuel Gratacap fait aussi entendre les gens de Choucha sur le camp, sur leurs projets dans des témoignages imprimés ou une vidéo qui nous fait attendre avec des femmes et des enfants mendiant l'eau au bord de la route.

Hommes aux semelles de vent, après des années de désert, ils sont repartis, pour la plupart, à travers le désert. Crânement et aussi, bien sûr, désespérément, Omar défie les cartes et les états-majors : « Je sais comment faire pour rentrer, je ne me perdrai pas, je connais le désert ! Les étoiles pour me guider, je sais où se trouvent la Libye, le Tchad, le Soudan, n'importe quel pays ! »

Florence Buttay

□ Empire, jusqu'au 4 octobre 2015, 6 impasse de la Défense

De Saïgon à la galerie 3F : un trio d'artistes amies

Céramiques, masques, laques et peintures inspirés d'Extrême Orient

Elles sont trois, Liên et Nhu Minh, sœurs vietnamiennes, Orathay, d'origine laotienne. Cette exposition est la manifestation de leur amitié durable, elles se connaissent depuis leur plus tendre enfance. Elles ont passé leur scolarité au « Couvent des Oiseaux » fondé par les Chanoines de Saint Augustin à Saïgon et ne se sont plus quittées !

Liên a une grande complicité avec les « choses de la peinture », les matériaux de la laque, les pigments, les gouges et surtout les papiers, en particulier les papiers japonais Yoshino de fort belle texture. Une tasse, un pinceau, un bouquet, un arbre sont ses motifs favoris... rendus dans des couleurs pastel, céladon, très douces à l'œil. La laque est travaillée à l'ancienne, les pigments étant poncés et poncés jusqu'à obtenir le résultat désiré.

Nhu Minh pratique la poterie depuis des années et puise ses sources d'inspiration dans la nature. Ses pièces sont « montées » à la main et non tournées, bols, vases... Tout est excessivement coloré jusqu'aux sculptures.

Orathay, son travail est ancré dans sa double culture. Laotienne, elle cultive le sens de la communau-

té et celui de la spiritualité. Parisienne, elle est marquée par son passage dans le monde professionnel de la mode. Le masque va conjuguer ses deux cultures et révéler une vision très personnelle du monde qui l'entoure en particulier avec ses masques pour le théâtre, masques d'inspiration bouddhiste.

Michel Cyprien

□ Galerie 3F, du 5 au 10 octobre, vernissage le 5 octobre à partir de 18h, 58, rue des Trois Frères



En haut à gauche un masque de Orathay, à droite, vases de Nhu Minh, en bas une laque de Liên.

Théâtre de l'Atelier: moins cher pour les habitants du 18e

Parmi les nombreux avantages d'habiter le 18e, il faut citer les tarifs préférentiels du théâtre de l'Atelier réservés aux habitants de l'arrondissement. Et comme c'est bien de partager, les habitants du 9e sont également bénéficiaires. Trois pièces sont actuellement concernées par ce tarif spécial cadeau : *Hyacinthe et Rose* (voir page 21), *Danser à la Lughnasa* et *Dino fait son crooner*, *Shirley fait sa crâneuse* (voir 18e du mois de septembre 2015). Pour en bénéficier, il suffit d'appeler le théâtre au numéro suivant : 01 46 06 49 24. Le théâtre, c'est simple comme un coup de fil.

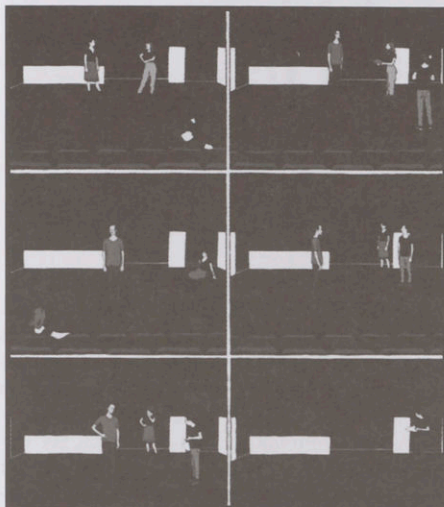
□ 1 place Charles Dullin

Stage de vidéo gratuit pour préadolescent

La Compagnie du son des rues organise un stage de vidéo pour des jeunes âgés de 11 à 15 ans, habitants ou scolarisés dans le 18e, intéressés par la pratique de la vidéo. Au menu de ce stage gratuit : tournage et fabrication d'un film documentaire. Du 19 au 23 octobre. Contact : Laurence Launey, 06 87 13 36 20. ■

18e Sortir

Théâtre L'Incroyable matin et jour



• Au Théâtre ouvert. De Nicolas Doutey, mise en scène Rodolphe Congé. Jusqu'au 11 octobre, mardi et mercredi, à 19 h ; jeudi et vendredi, à 20 h ; samedi, à 16 h et 20 h. 4 bis cité Véron, 01 42 55 55 50.

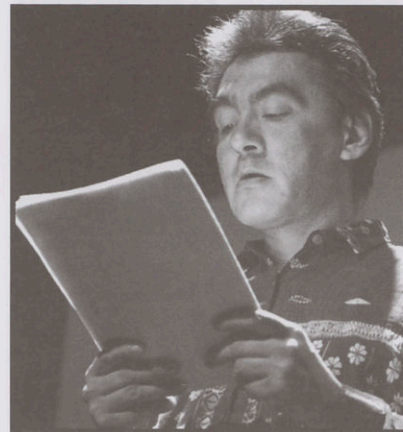
Nicolas Doutey, spécialiste de Samuel Beckett, a écrit ces deux pièces courtes. Des êtres s'y rencontrent, se parlent, s'aiment, cessent de s'aimer, se perdent... Variations sur le même thème avec trois personnages, le spectacle est une réflexion sur le langage et l'acte théâtral. Avec un humour décalé où les petites choses sans importance se mettent à prendre toute leur place... ■

Festival Le Jamais lu

• Au Théâtre ouvert. Le 16 octobre à 20 h ; le 17 à 16 h, 18 h 30 et 20 h ; le 18 à 16 h et 18 h. 4 bis cité Véron, 01 42 55 55 50.

C'est la première édition du Jamais lu à Paris. Importé du Canada, ce projet est né d'un désir d'échange de la parole francophone entre le Québec et la France. Il doit permettre de favoriser la circulation des textes et la mise en réseau d'une communauté de paroles et de pensées.

Quatre auteurs français ont été choisis : Guillaume Cayet, Solenn Denis, Ti-phaine Raffier et Clémence Weill. Leurs textes seront mis en scène par quatre metteurs en scène québécois et lus par dix comédiens au cours de ces trois jours. Des paroles contemporaines pour



une vision poétique et politique de notre époque. ■

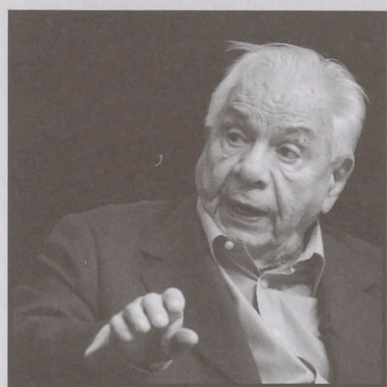
Théâtre Battlefield, un texte, un metteur en scène et un lieu mythiques

• Aux Bouffes du Nord, adaptation et mise en scène Peter Brook et Marie-Hélène Estienne, jusqu'au 17 octobre, 37bis boulevard de la Chapelle.

Trente ans après avoir monté le *Mahabharata*, Peter Brook revient aux Bouffes du Nord avec une nouvelle mise en scène du même texte. C'est *Battlefield*, une pièce courte d'une heure trente. Le metteur en scène a confié à Fabienne Darge (*Le Monde* du 10/09/2015) les raisons qui l'ont conduit à reprendre aujourd'hui cette épopée hindoue écrite entre le IV^e et le III^e siècle. « Nous vivons dans une époque où tout change. Parfois les périodes de changement sont très créatives, sont l'aube d'une ère nouvelle et positive, mais de nos jours on serait plutôt dans

le mouvement descendant, où tout s'écroule partout. Cette alternance de grands cycles de construction et de destruction est le thème du Mahabharata, selon lequel la vie des humains se déroule selon quatre grands âges. On vit maintenant dans l'âge de Kali, qui est celui de l'obscurité après les âges d'or, d'argent et de fer. Comment ne pas voir que la destruction est partout, entre le terrorisme, la guerre en Syrie et ses conséquences redoutables. »

La pièce est mise en scène en anglais, avec des comédiens marquants. Elle commence à la fin de la guerre, quand une famille a gagné, celle des Pandava. Et alors, comment trouver la paix, comment arriver à régner quand le monde est détruit et que les morts se comptent en milliers ? Un théâtre nécessaire dans un lieu mythique. ■



Théâtre Le Cancre

• Au théâtre Montmartre Galabru. De et par Michel Galabru, mise en scène Michel Galabru et Éric Reynaud-Fourton. Jusqu'au 31 décembre, 4 rue de l'Armée d'Orient, 01 42 23 15 85.

Notre inoxydable Michel Galabru reprend le texte de la saison dernière avec autant d'émotion et de drôlerie. Décidément, il est infatigable et, à 92 printemps, raconte avec autant de verve, d'humour et de dérision son enfance, ses études, la guerre, le conservatoire, la Comédie française ainsi que ses rencontres, de Louis Jovet à Louis de Funès. Un moment de bonheur en compagnie de ce cancre de talent. ■

Festival Entrées libres

• Aux Blondes Ogresses. Du 5 au 11 octobre. 28 rue Etex, 01 42 28 03 17.

À l'occasion de la Fête des vendanges, Les Blondes Ogresses proposent une grappe de spectacles à entrée libre. Le 5 octobre, à 21 h : reprise de la révélation de l'année, Denise jardinière vous invite chez elle. Le 8, à 21 h : un plateau d'artistes pour une impro-performance mêlant musique, théâtre et poésie. Le 10, à 15 h : Courts chez les blondes, projection de films courts de jeunes réalisateurs montmartrois sur le thème de l'environnement et, à 21 h, *Grasse Matinée* d'Obaldia. Le 11, à 19 h ; *Le Voyage de Madame Arthur*, cabaret théâtre musical d'Elvita Delgado et Isabelle Sojfer. Participation libre à l'issue du spectacle. ■



Théâtre Hyacinthe et Rose

• Au théâtre de l'Atelier. Mise en scène de François Morel, avec François Morel et Antoine Sahler. Jusqu'au 11 décembre, du mardi au samedi à 19 h, le samedi à 17 h. 1 place Charles-Dullin, 01 46 06 49 24.

C'est simple : Rose et Hyacinthe, mariés depuis 45 ans, ensemble depuis toujours, ne s'entendent sur rien. Hyacinthe est coco, Rose est catho, Hyacinthe aime boire, Rose aime manger, le seul sujet qui les réunit est l'amour des fleurs... Souvenirs d'enfance vécus à la campagne, oui, mais écrits et lus par le grand François Morel. ■

Théâtre Prochain Train

• À la Manufacture des Abbesses. De et mise en scène par Orah de Mortcie, musique de Cédric le Guillemin, direction d'acteur, Laetitia Grimaldi, avec Bruno Hausler et Elsa de Belilovsky. Du 7 octobre au 28 novembre, du mercredi au samedi à 19 h.

Accro du boulot, Vincent lève le nez de son ordi et constate un jour que sa femme est partie. Poussé par son entourage à se ressaisir, il fait appel à une professionnelle du Web, pour qu'elle administre sa vie... Réflexion sur l'homme à l'ère du numérique, la pièce aborde des problématiques actuelles : l'abandon de notre intimité sur le Web, la marchandisation des vies privées dans l'univers du tout-gratuit, le flux continu de l'information qui change notre rapport au temps... Le spectacle a été lauréat de l'opération Soutenons la création dans le Off d'Avignon en 2014. ■





Théâtre Noire !

• À la Manufacture des Abbesses. De et mise en scène de Christian Hahn, avec Nadine Zadi. Jusqu'au 1er novembre, du jeudi au samedi, à 21 h, dimanche à 17 h. 7 rue Véron, 01 42 33 42 03.

Femme française d'origine africaine, Poppy vend des perruques ethniques dans son magasin. Le soir, elle se raconte son petit monde : ses amies, sa mère, les clientes, noires, blanches... Noire, Poppy a blanchi de l'intérieur, et seule sa peau la rattache à ses origines et à une l'histoire de l'esclavage. Seule en scène, la comédienne Nadine Zadi interprète cette pièce de Christian Hahn qui a reçu un très bon accueil de la critique. ■

Théâtre de rue La Nuit juste avant les forêts

Mise en scène Sylvie Haggai. Du 8 au 10 octobre, à 20 h 15. 15 passage Ramey, 06 27 69 28 31

Li avait été donné en juin et juillet derniers, à la nuit tombante, en un lieu secret de la Goutte d'Or... Revoici l'émouvant monologue de Koltès, interprété avec brio par Fabrice Clément, au milieu des passants. Créé par Gaby Sourire, ce remarquable spectacle de rue se singularise par une mise en scène dépouillée et maîtrisée de Sylvie Haggai qui poursuit, entre autres, différentes actions sociales et théâtrales auprès des gardiens et locataires d'immeubles du quartier de la Goutte d'Or. ■



Expo Jean-Yves Cottin

• Jusqu'au 4 octobre, galerie Ville A des Arts, 15 rue Hégésippe Moreau

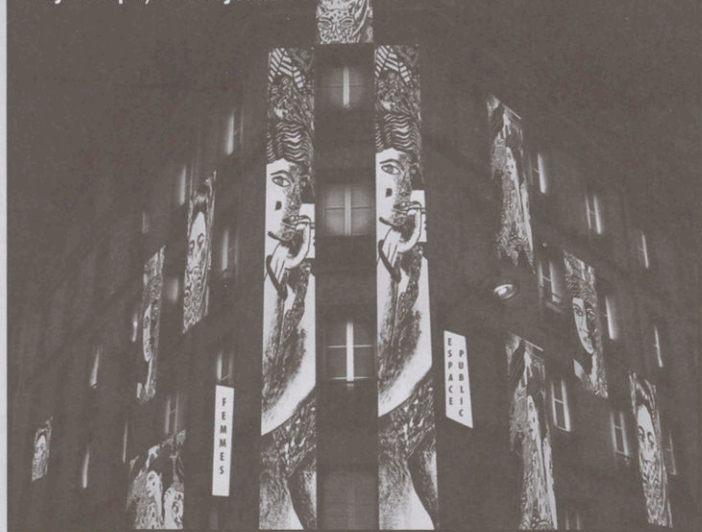
Les œuvres admirées au Centre Pompidou ont largement inspiré Jean-Yves Cottin, ancien président du Comité des sans-logis. Mais ses toiles traduisent sa propre sensibilité, ses doutes et ses révoltes : « *Des affiches lacérées, arrachées aux murs de la ville et retravaillées au cutter servent de base à mes compositions. Des rouges, des gris, des ocres, des jaunes, des noirs et des monstres grimaçants. Au pastel gras et à l'encre de chine, je peins sur toile et sur papier. Des insectes, des chiffres, des noms, des symboles... sont projetés sur ces fonds incandescentes.* » ■

Exposition Kitsch ou pas kitsch ?

• Jusqu'au 17 janvier 2016
À l'Institut des cultures d'Islam.
56 rue Stephenson et 19 rue Léon,
01 53 09 99 84

Venues d'Égypte, du Maroc, d'Iran, de Turquie, de Syrie, les œuvres présentées à l'ICI dans le cadre de l'exposition « Kitsch ou pas kitsch ? » d'artistes moyen-orientaux dont certains autodidactes, récompensés par des prix internationaux pour la plupart, rafraîchissent singulièrement nos idées reçues. Du grand hall de réception de l'ICI rue Stephenson à son deuxième étage ou dans les locaux de la rue Léon, peintures, compositions diverses, sculptures, photos tous formats, noir et blanc ou couleurs, font osciller le visiteur entre acceptation, admiration, émotion et interrogation à propos du kitsch en question. Une exposition à ne rater sous aucun prétexte. ■

Façades par l'artiste
Katjastroph, rue Dejean.



Nuit Blanche dans le 18e

Le samedi 3 octobre, de 19 h au petit matin, de nombreuses événements artistiques ont lieu près de chez vous ! Pour la première fois, la mairie sera ouverte toute la nuit et proposera « Projet fantôme » avec le magicien Etienne Saglio, accompagné par la trompette d'Eric Truffaz. Sur la Petite ceinture (accès unique croisement rue Belliard/villa Belliard) : *Nuage*, par Stéphane Ricordel ; les œuvres sonores de Musique et Nature et les peintures de Michel Blazy. À la gare de Saint-Ouen : *Do you feel ?* par Cyclops, invité par le Hasard ludique et Horizons lointains, ciné-concert de Pascal Marquilly au 102 rue du Ruisseau. À la Goutte d'Or, Vimala Pons et Tsirihaka Harrivel (*All night revue 1 A*) et Claudio di Palma (*Aspirations*) à Ground control, 26ter rue Ordener. L'école élémentaire Pierre

Budin accueille *Cheap thrills*, projection de Christophe Beaugard et une vidéo de Bertrand Lamarche (*Poursuite*), ainsi que le Cinéma de la Nouvelle lune à l'école. Sur la place Louis Baillot, à partir de minuit, *Poésie is not dead*, avec Michel Bertier et Jean-Luc Parant des Parvis poétiques. Katjastroph présente *Façades*, rue Dejean. À l'église Saint-Bernard, Charles Robinson, Violette Pouzet-Roussel et Lena Circus proposent *Dans les cités*, performance lecture. À La Chapelle, Liam Sy Paquemar et Virginie Goubaud à Sainte Jeanne d'Arc et Adrien Marcos à Saint Denys de la Chapelle. Dans le square Paul Robin, place Hébert, *Nous sommes apparus comme le nuage, nous avons disparu comme le vent*, performance sonore et vidéo de Juliette-Andréa Elie et Philippe Baden Powell. ■

Musique Jam et bal de l'Écho

Échomusée. Jam de l'Écho, concerts live, tous les mercredis à 18 h. Le Bal de l'Écho, le 2e dimanche du mois, à 16 h 30. Entrée libre. 21 rue Cavé, 01 42 23 56 56.

Avec sa Jam, l'Échomusée ouvre sa scène à toutes les musiques du monde, venues des quartiers de la très créative Goutte d'Or ou d'ailleurs. Quant au Bal de l'Écho, animé par la dynamique Anna Morse, artiste bien connue dans le quartier, il a lieu le deuxième dimanche de chaque mois.

Musique Musicales 2015 à Bretonneau

Le Secession orchestra dirigé par Clément Mao-Takacs propose un

concert au théâtre de l'hôpital Bretonneau (23 rue Joseph de Maistre), dimanche 4 octobre à 17h. Au programme : Debussy, Dett, Falla, Gagnon, Mahler, Satie, Viardot, Wagner. Entrée libre (libre participation aux frais).

Expo Les Autres mers

• Jusqu'au 31 octobre, Galerie EGP, 20 rue Germain Pilon

Quelles sont ces autres mers ? Des frontalières ? Elles rappellent une migration, un exode, un éternel retour. Dans ses portraits, paysages et natures



mortes, Arthur Eveno révèle les nombreux passages de son existence, de sa naissance à sa mort.

L'exposition emprunte son titre à un poème de Khalil Gibran évoquant l'immortalité de l'homme et la succession de cycles de mort et de renaissance. Arthur Eveno avait exposé *Correspondances*, toiles abstraites, natures mortes et portraits monumentaux, en 2012 à l'ICI.

Théâtre enfants Faim de loup

Au Grand Parquet. D'après Grimm et Perrault, mise en scène Ilka Schönbein, jusqu'au 4 octobre, matinée et soirée. 35 rue d'Aubervilliers. 01 40 05 01 50.

Directement inspiré de l'imaginaire des contes, Faim de loup propose

une nouvelle version du Petit Chaperon rouge. Conjuguant théâtre, mime, marionnettes, ce spectacle s'intéresse subtilement à l'évolution de l'enfant vers le monde des adultes.

L'Orchestre de papier

Au Grand Parquet. De Max Vandervorst, du 30 octobre au 15 novembre, matinée et soirée. 35, rue d'Aubervilliers. 01 40 05 01 50.

Après avoir exploré le monde des sons à l'aide de bouteilles de plastique, l'étonnant polyinstrumentiste belge Max Vandervorst propose, avec L'Orchestre de papier, sa dernière composition de papiers et cartons recyclés découpés, froissés, plissés, roulés. Un voyage musical où on jurerait entendre oiseaux exotiques et flûtes d'Indiens d'Amazonie !

**Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !**



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

IMPRIMERIE

Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

REPROGRAPHIE

Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie - reprographie

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER COURRIER

Rue des Trois Frères

La photo parue dans l'article de septembre ne montre pas bien l'ensemble du quartier typiquement montmartrois dans lequel cette énorme construction ne s'intégrerait vraiment pas.

Ce sont les habitants qui ont initié une pétition, laquelle, si elle n'avait pas encore rassemblé un grand nombre de signatures en période de vacances, continue à en recevoir beaucoup avec des commentaires outrés à l'égard de ce projet.

Notre association, quant à elle, est intervenue, auprès de l'architecte des Bâtiments de France, de la direction de l'Urbanisme et d'associations soucieuses de la protection des sites.

Danièle Pélissier (ADDM 18)

CDG-Express

Drôle de titre dans le n° 230 page 12 à propos du CDG Express car contrairement à votre journaliste je n'ai aucune hâte à voir ce train polluer la Porte de la Chapelle. Comme si les habitants de la Porte de la Chapelle ne subissaient pas assez de nuisances et qu'il fallait rajouter toutes les 5 minutes un train traversant la Porte. Cette ligne de train reliant la Gare de l'Est à Roissy ne profitera pas aux habitants du quartier qui par contre en subiront les nuisances. On peut s'interroger non seulement sur l'intérêt, fort contestable, d'une telle ligne mais aussi sur son trajet. En effet

pourquoi passer par la Porte de la Chapelle ce qui nécessite de gros investissements financiers alors qu'il suffirait d'utiliser les voies ferrées existantes en prenant l'itinéraire gare de l'Est - Noisy le Sec - Le Bourget - Roissy ; surtout que des travaux sont en cours pour ouvrir la ligne Noisy le Sec - Le Bourget au trafic voyageur.

Ce projet montre le mépris du gouvernement envers les quartiers populaires et quel mépris de la démocratie de vouloir le faire passer de force par voie d'ordonnance. Pour ma part, et je ne suis pas le seul, je ferai tout pour que le CDG-Express ne voie pas le jour.

D. Fe.

Réponse de la rédaction :

Nous avons consacré, en mars dernier, une page au projet CDG Express, sous le titre « La coûteuse ligne CDG Express risque de défigurer le grand projet Paris Nord-Est » évoquant le contenu assez critique de l'article et de son encadré : « Une ligne ruineuse à l'utilité contestable ». L'attention de nos lecteurs était d'ailleurs attirée sur ces réserves, dès la « une » : « Charles de Gaulle Express, une balafre de plus dans le 18^e ».

Le titre de notre brève dans le numéro de septembre n'exprime aucune « hâte » à l'égard de ce projet largement contesté mais une certaine ironie quant au montage du projet... Le texte rappelle *in fine* qu'une ligne souterraine est également possible.

PETITES ANNONCES

■ **DOCTEUR EN PHILOSOPHIE**, enseignant expérimenté, dispense cours particuliers. Tél : 06 09 06 10 36.

■ **ATELIER DESSIN AQUARELLE. Adulte, débutant, confirmé.** Petit groupe de 6 personnes maximum dans une boutique atelier très sympathique (métro Anvers). 06 98 18 97 38

■ **COURS DE TAI CHI CHUAN.** Professeure diplômée de la Fédération de Hong-Kong. Mardi : 12 h à 13 h et de 18 h 20

à 19 h 20. Jeudi : de 8 h 30 à 9 h 30 cours en petit groupe (6 pers. maximum). Rue Championnet.

■ **LA GYMNASTIQUE VOLONTAIRE** vous attend Porte Montmartre. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnée conviviale. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél : 01 42 09 67 49.

■ **ASSOCIATION DANÇAS BRASIL.** Otaviana anime, dans notre quartier, des cours de

dances brésiliennes (Samba, forro) avec un objectif le plaisir grâce à la musique et la danse. Cours d'essai gratuit pour nos lecteurs. contact@dancasbrasil.com ou 06 14 15 05 77

■ **COURS DE YOGA, COLLECTIFS ET PARTICULIERS**, par professeure diplômée, 25 ans d'expérience, dans le 18^e (Marx Dormoy/La Chapelle, Abbesses/Blanche/Place de Clichy). Tarifs/horaires : 01 46 07 07 83. martineyoga@free.fr,

<http://martineyoga.free.fr>

TARIF DES PETITES ANNONCES :
• **Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes.**
(Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.) • Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes. • Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

Assemblée générale du 18^e du mois le 17 octobre

de 12 h à 13 h 30 à la Maison des associations
15, passage Ramey, Paris (18^e)

+ un débat à 14h :

« La participation citoyenne, pratique réelle ou gadget »

présenté par **Marie-Hélène BACQUÉ**, sociologue et urbaniste,
auteur avec Mohammed Mechmache du rapport remis en 2013 au ministre de la Ville :
Pour une réforme radicale de la politique de la ville.

Rien ne se fera sans nous. Pouvoir d'agir dans les quartiers populaires."

Entrée libre, ouverte à tous (adhérents ou non de l'association).

N'hésitez pas à informer vos amis et voisins sur ce débat qui nous concerne tous.

Il a côtoyé de très près le monde de la poésie et de la chanson à Montmartre. Auteur de contes, éditeur de vinyles, il s'est lié d'amitié avec le poète parolier Bernard Dimey mais aussi avec Jacques Brel et Claude Barzotti.

Michel Célie, mémoire du Montmartre turbulent

© Christian Adnin

Michel a soigneusement préparé notre rencontre dans son appartement de Montmartre, rue Lepic. « En dessous, ce sont les loges des artistes du Moulin Rouge », confie-t-il. Sur la table, des dizaines de dossiers regorgent de lettres, de poèmes et de souvenirs qui ont parsemé sa vie. Michel Célie est né à La Madeleine, dans le nord de la France. Il fait ses études à Mouscron, en Belgique, puis à Tourcoing et fonde une troupe de théâtre, puis une émission sur Radio Lille. Tous les mercredis, ses *Contes d'enfants pour grandes personnes attardées* sont diffusés et lui assurent des revenus en droits d'auteur.

Mais Michel ne tombe pas seulement amoureux des mots. Jusqu'à Paris, il suivra Paule, rencontrée dans sa troupe de théâtre, pourtant mariée. « J'avais écrit une pièce, Les enfants ont toujours raison, exprès pour pouvoir l'embrasser », précise-t-il avec malice. Il crée à la même époque le label *Déesse*, pour éditer les chansons en cht'i qu'il compose avec son frère Pierre et, entre autres, Raoul de Godewarsvelde, sous le nom des Capenoules. Il obtient un emploi chez Philips et loge alors dans un hôtel du 9e arrondissement. Puis il installe sa maison de disques rue Lepic et plonge dans la tumultueuse vie artistique de Montmartre.

Un grand ami de Bernard Dimey

« Je rêvais de Montmartre depuis tout petit. Je lisais beaucoup d'actions qui se déroulaient ici. C'était le quartier des chansonniers, des théâtres... et aussi de l'un des plus grands cabarets du monde ! » Mais c'est d'abord dans le plus ancien music-hall de Paris, l'Olympia, que Michel rencontre Bernard Dimey. Poète, parolier, dessinateur et peintre, originaire de Nogent et arrivé à Paris en 1956. Ses textes ont été interprétés par Henri Salvador, Mouloudji, Charles Aznavour...

Michel raconte leur première rencontre : « J'avais mes petites entrées à l'Olympia, je pouvais passer par les coulisses. Un soir, j'entends un homme réciter des poèmes, je l'ai trouvé extraordinaire ! C'était Bernard Dimey. Je ne le connaissais pas et je l'ai rattrapé dans la rue. On ne s'est quitté ensuite ». Michel est intarissable sur ce grand poète et cite avec délices les vers de *J'ai cinquante ans ce soir* ou les nombreux bons mots de son ami. « Il écrivait avec une telle facilité, au bistrot... ». Un talent qui a quelque peu paralysé Michel, qui explique sans animosité : « Je n'ai presque plus écrit. Contrairement à lui j'avais besoin de m'isoler pour créer. »



À partir d'une phrase échangée au Lux Bar, juste en face de l'appartement rue Lepic, Bernard crée ainsi *Si tu me sers un verre*. « Un jour, le mari de la concierge arrive au bistrot et Bernard lui dit : « Si tu me payes un verre je te dirai tout ce qui peut te faire plaisir ». Donc il lui en paye un et je dis à Bernard que cela ferait un beau titre de chanson. Il avait toujours un cahier avec lui. Vingt minutes après, malgré le bruit et le monde, il m'a dit « voilà ta chanson. » ».

Véritable personnage à Montmartre, Bernard Dimey s'intéresse de près aux habitants du quartier. Il servait de scribe pour les prostituées de la

« Je rêvais de Montmartre depuis tout petit. C'était le quartier des chansonniers, des théâtres. »

rue Coustou et les illettrés. Il leur faisait raconter leur métier et Michel enregistrerait leurs conversations. Ce dernier a cependant un regret : « Bernard avait aussi beaucoup de cassettes, des conversations avec Pierre Brasseur, dont j'ai hérité à sa mort. Je les avais confiées à Radio Canada et ne les ai jamais revues ».

Les deux amis ont ainsi beaucoup voyagé, notamment à Montréal où il a écrit *Le Français*, paradoxalement inédit en France. Ils ont aussi

découvert l'Égypte, dont Michel a placé des trouvailles sur toutes ses étagères. « Bernard a écrit *Les enfants du Louxor là-bas*. Le dernier vers parle d'un petit caillou. À sa mort, avec Yvette sa femme, nous avons apporté du sable du désert et un caillou de la Vallée des Rois que l'on a placés dans ses mains avant qu'on ne l'inhume ! » Toute la bonne humeur de Michel laisse un instant place à l'indignation : « Il y avait un bar rue des Abbesses nommé *Chez Dimey en hommage à Bernard*. Mais le propriétaire a changé et a modifié le nom sans savoir qui était Bernard Dimey ! » A la mort du parolier, une rue a été baptisée à son nom près de la porte de Saint-Ouen. Du côté du Lux Bar, Michel a aussi croisé la route de Jacques Prévert, ou encore de Jacques Brel.

Des contes et des rôles

Loin de rester dans l'ombre de ses amis et des artistes qu'il édite, Michel cultive aussi son propre talent pour les contes. « J'invente des histoires depuis tout petit. Pour Radio Lille, pendant plus de trois ans, j'écrivais des contes et mon frère Pierre enregistrerait seul ou avec des comédiens. À Paris tout au début, pour revenir à l'hôtel, je passais par le jardin d'acclimatation. J'aimais rester quelques heures avec les animaux. Il y avait un gibbon dans une cage ronde au bout d'une allée et, un jour, je lui ai caressé le dos à travers la grille. Une fois, il m'a vu arriver de loin et a voulu me gratter le dos ! Il y avait aussi un phoque, que j'avais baptisé Moïse... ».

Michel conte ses histoires avec aisance, comme s'il déroulait ses souvenirs. Visiblement amusé de mêler imagination et réalité, il poursuit : « J'ai aussi joué dans un film, une histoire avec des bandits qui se passait en 1900. J'avais une scène avec une femme et le metteur en scène n'était pas satisfait de ma performance. Le lendemain, après une nuit à l'hôtel, on tourne à nouveau cette scène et cette fois il a trouvé que j'en faisais trop ! »

À 86 ans, Michel n'a pas perdu son attrait pour les mots et les plaisirs de la vie. Il cherche un éditeur qui acceptera son conte *L'œuf à la coq*, aux étonnantes illustrations en tissu, et prépare d'autres projets. « Aujourd'hui je flâne, je rêve, j'écris des petites choses... J'ai retrouvé des cahiers de poèmes et de chansons que j'avais écrites et j'aimerais en faire un disque. ». Ce ne sera pas son premier essai : Michel est l'auteur de nombreuses chansons éditées chez *Déesse*, qu'il n'a pourtant jamais signées.

Fanny Evrard